

Larson

Ferdi *Sax & the city*

Scylla & Furax Barbarossa **p.12** Jean-Paul Groove **p.14** Pierre de Maere **p.16** Grégoire Gerstmans **p.22**
La musique en collectifs **p.26** Des flexi-jobs pour la musique ? **p.30** Musique et convictions politiques **p.36**



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.E.
1099 BRUXELLES/X
P/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles / x





19 • 20 • 21 NOV 2026

LA BOURSE - BEURS • BRUSSELS

BALKAN BRASS • GREEK HIP-HOP • MANELE • GYPSY PUNK
HYPERPOP • ALBANIAN ISO-POLYPHONY • BALKAN CLUB NIGHTS

BALKANIADA BY CLEJANI

VIORICA & IONIȚĂ FEAT. FLORIN SALAM

EISVOLEAS
& GUESTS

BOHEMIAN BETYARS
& BESH O DROM

LUPII LUI CALANCEA

ZEVIN

CEM YILDIZ

TERNE ČHAVE

€35/day

LIMITED CAPACITY

SATURDAY AFTERNOON: FREE



Ars Musica
14 Nov — 7 Dec
2026

A fresh mix of Nordic contemporary music.
50 events • 25 venues • 20 creations • 10 cities

Infos & billets sur
arsmusica.be



ARCTIC FEVER

Ensemble Intercontemporain, Pierre Bleuse • Quatuor Diotima • Kristine Tjøgersen • Anders Hillborg
• Erkki-Sven Tüür • Helena Tulve • Belgian National Orchestra, Eva Ollikainen, Ida Falk Winland •
Brussels Philharmonic, Vlaams Radio Koor, Brussels Jazz Orchestra, Ilan Volkov
• Collectif Listening, Régis Campo, Footbox G •
Chœur de Chambre de Namur, Jean-Luc Fafchamps, Sarah Defrise

& many more

*We are
Hot*



MUSISCOPIE

INFORMER, CONSEILLER ET ACCOMPAGNER LES ACTEUR-RICES DE LA MUSIQUE EN FWB

INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

ATELIERS & RENCONTRES

COMPRENDRE, EXPÉRIMENTER, ACQUÉRIR DES OUTILS ET MIEUX MAÎTRISER LES RÉALITÉS DU SECTEUR MUSICAL VIA DES THÉMATIQUES DIRECTEMENT LIÉES À LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE.

RENDEZ-VOUS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ETC. PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

6X12 - ACCOMPAGNEMENT PERSONNALISÉ

DURANT DOUZE MOIS, SIX MUSICIEN-NES OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ. LES DEMANDES D'INSCRIPTION POUR 2027 SONT OUVERTES JUSQU'AU 13 NOVEMBRE !

CONSULTEZ L'AGENDA 2026-27 ET LES NOUVEAUX RENDEZ-VOUS !



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®

rtbf
DÉCOUVRIR, ENSEMBLE

LE SOIR



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps
Juliette Depré
Maïlis Elliker
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Julien Broquet
Souria Cheurfi
Victoria De Schrijver
Louise Hermant
Chelsea Kinzunga
Philomène Raxhon
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Julien Winkel

Relatrice
Maïlis Elliker

Couverture
Ferdì
©Clotilde Billiette

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larson.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
Snel

Prochain numéro
Janvier 2027



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf
DÉCOUVRIR, ENSEMBLE

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Andy Sabkhi
Joris Ngwembona
Marcin Kempinski
Reno Gilsoul
Anthony Dehez

P.12

Scylla & Furax Barbarossa, l'union franco-belge



P.14

La thérapie digitale de Jean-Paul Groove



P.16

Ave, Pierre de Maere!



P.20

Le come-back des Hollywood Porn Stars



P.24

Aline Sam-Giao, la classe à l'OPRL



P.26

Tous ensemble, tous ensemble, hey!



Édito

Dans une société qui valorise la réussite individuelle, la compétition et la performance, faire le choix du collectif n'a rien d'anodin. Dans le secteur musical, où les artistes doivent souvent se débrouiller seuls pour créer, produire et se faire connaître, se regrouper permet de partager des ressources, des réseaux, des idées. Mais aussi des doutes, des convictions et des envies. Et surtout, de sortir d'une logique où la réussite des un-es se ferait au détriment des autres.

Au-delà de l'entraide, ces initiatives témoignent aussi d'une volonté de faire les choses autrement, de défendre des valeurs et parfois de bousculer l'ordre établi. Car l'engagement des artistes ne passe pas uniquement par les paroles de leurs chansons. Il s'exprime aussi dans leurs prises de position, leurs choix artistiques, leurs collaborations ou leur manière de travailler ensemble.

Bien sûr, le collectif n'est ni une recette miracle ni un modèle idéal. Il exige du temps, de l'énergie, des compromis. Mais il offre quelque chose de précieux : la possibilité de ne pas rester seul-e, de créer autrement et de construire des espaces de liberté.

À l'heure où les ressources se raréfient et où les divisions se multiplient, faire ensemble est peut-être aussi une façon de résister. Et certainement une force à préserver.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Ferdi

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Ars Musica
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 K.ZIA
p.12 Scylla & Furax Barbarossa
p.13 White Corbeau
p.14 Jean-Paul Groove
p.15 Sian Able/AZIZAM
p.16 Pierre de Maere
p.17 Gabrielle Verleyen
p.18 Pyo
p.19 Ice Sealed Eyes
p.20 Hollywood Porn Stars
p.21 Adèle Viret/Simon Comté
p.22 Grégoire Gerstmans
p.23 Ensemble Kheops

Articles

p.24 AVANT-PLAN Aline Sam-Giao
p.26 360° Musique et collectifs
p.30 DÉCRYPTAGE Quand les flexi-jobs entrent en scène
p.32 IN SITU JAM Sonor
p.34 BUSINESS Disquaires, le grand écart
p.36 180° Musique et convictions

Les sorties

Bonus

p.42 CULTE Channel Zero
p.44 4x4 Annette Vande Gorne
p.45 ARRÊT IMAGE TAZR
p.46 J'ADORE... cheapjewels
p.46 L'ANECDOTE Chicos y Mendez



Arctic Fever au Festival Ars Musica

La fièvre arctique d'Ars Musica invite à faire la fête et à célébrer la création musicale, tout en interrogeant notre rapport au vivant et les bouleversements climatiques.

TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

Arctic Fever du 14 novembre au 7 décembre, ce n'est pas seulement une invitation à découvrir la création musicale nordique. Avec *We Are Hot* pour sous-titre, Ars Musica fait aussi résonner les inquiétudes climatiques et la fièvre festive. Une manière, pour son directeur artistique Patrick Leterme qui signe sa première programmation, de célébrer la création sans se détourner du monde.

Depuis 1989, le Festival Ars Musica expose le pays à la création belge et internationale. Avec chaque année une thématique – et, depuis 2023, une fois sur deux une programmation dédiée à la création vocale avec Next Opera Days –, cette édition propose un regard sur la création musicale, non pas comme une discipline hermétique aux autres formes d'art et de musique, mais bien comme un pan d'une création globale. Le festival s'ouvre au Botanique et se clôt à l'Arsonic à Mons, en passant par le Palais des Beaux-Arts (PBA) de Charleroi – qui accueillera notamment l'Ensemble intercontemporain –, Bozar à Bruxelles, ou encore le Concertgebouw de Bruges. Une manière d'étendre son territoire et d'inviter le public à la découverte.

Deux compositeurs sont mis à l'honneur dans cette fièvre arctique : la Norvégienne Kristine Tjøgersen et le Suédois Anders Hillborg. La programmation, qui comprend une vingtaine de commandes à des artistes belges et internationaux, multiplie les rencontres.

Un *Beatbox Concerto* de Régis Campo côtoie ainsi le *Troisième Concerto Brandebourgeois* de Bach, sa recomposition par Anders Hillborg et la danse hip-hop : « On a tout à gagner à ce que ni les interprètes ni le public n'aient la pression de devoir choisir entre avant 1950 ou après 1950 », explique Patrick Leterme, pour qui la création s'inscrit dans la continuité d'une histoire musicale classique, sans dresser de frontières entre les époques. Autre proposition : *Night Lives* de Kristine Tjøgersen, un spectacle mêlant DJ set, sons de la nature et mapping vidéo qui ouvrira le festival. Au Muséum des sciences naturelles (Bruxelles), les élèves du Conservatoire de Bruxelles feront dialoguer musique et textes dans une déambulation concertante consacrée au vivant.

Concerts, masterclasses, rencontres et cinéma composent aussi le festival, avec notamment, au Palace, une sélection de courts-métrages nordiques élaborée avec Luc Dardenne et une musique originale de David Achenberg créée en direct. Patrick Leterme le rappelle, continuer à créer est essentiel pour que la pratique musicale ne se fige pas. « Créer, c'est oser » : essayer ce qui n'existe pas encore, accepter le risque sans savoir quelles œuvres resteront. Le rôle d'Ars Musica pourrait donc se résumer à soutenir et célébrer les artistes et les démarches qui ouvrent de nouvelles voies, sans faire de leur postérité un sujet brûlant.



EP

électro

ZON.E

La carte de son monde

Musicien, batteur et producteur de musique électronique basé à Bruxelles, ZON.E sort un premier EP, *Mappa Mundi*, qui allie tout ce qu'il aime : "field recording", électronique et batterie live. L'artiste se sert ainsi des sons recueillis dans son environnement, directement comme matière musicale. Une géographie transformée, personnelle et sensible. Sur scène, ZON.E collabore avec l'artiste peintre italien Egidio Marullo qui réalise des peintures en direct, projetées durant la performance.

now-band

groove-jazz

DÆNSE

Le groove au coeur et à corps

Porté par le bassiste Federico Pecoraro (ECHT !, Philip Catherine...), DÆNSE réunit des musiciens issus de la scène (nu) jazz bruxelloise, dont notamment plusieurs membres du groupe ECHT! ou de Bandler Ching. À la croisée du jazz, du funk, de la soul et du R&B, le quintet explore une musique très groove. Les titres qu'ils interprètent reflètent les diverses influences des membres du groupe, issus d'horizons divers mais partageant tous un terreau commun, résolument contemporain. DÆNSE sera présent à l'affiche du prochain Jazzlive à Londres.



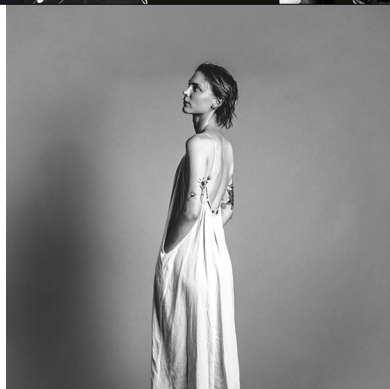
chanson

EP

Marie Mignon

Super humain.e

Marie Mignon cultive l'intimité du piano-voix, hyper délicat, nourri par les univers feutrés de Sade, Diana Krall ou Norah Jones (c'est elle qui le dit). Elle se dit également très inspirée par l'énergie créative de son frère, le rappeur Peet, qui l'a d'ailleurs aidée dans l'élaboration du EP *Ça va toi ?*, sorti en septembre dernier. Elle y dévoile une écriture très sensible servie dans un écrin très "chanson" et où elle fait montre d'une satanée maîtrise de son instrument.



ensemble

répertoire-lusitanien

Luso Quartet

Le portugais dans les doigts

Le Luso Quartet est un quatuor à cordes fondé en 2025 et qui se consacre à la découverte de la musique de chambre des pays lusophones. Lauréat du concours Génération Classique (la finale se déroulera en décembre au PBA de Charleroi), il réunit deux violons, un alto et un violoncelle, explorant les résonances musicales du Portugal, de Madère ou encore du Brésil. Entre grands compositeurs et découvertes, le quatuor fait dialoguer les traditions et les sensibilités lusitaniennes.



documentaire

jazz

The Magic City

Birmingham selon Sun Ra

Ce documentaire, réalisé par Pablo Guarise et le (aussi) musicien Guillaume Maupin, remonte aux années de formation du plus cosmique des jazzmen. On y raconte comment la ville industrielle anglaise, avec ses violences, églises et mythologies, a pu nourrir une pensée musicale appelée à devenir l'un des socles de l'afrofuturisme. Entre portrait musical, histoire sociale et mythologie personnelle, le film rembobine Sun Ra là où tout a commencé. Un documentaire à voir sur RTBF Auvio et en salle pour quelques séances encore.



En vrac...



© JEROEN WILLEMS

• Un sacre pour Margaret Hermant

Couronnée aux World Soundtrack Awards

La compositrice bruxelloise Margaret Hermant vient de décrocher un "World Soundtrack Award", et pas n'importe lequel : "Belgian Film Composer of the Year". Rien que ça. Remis mi-octobre, dans le cadre du Festival du Film de Gand, le prix consacre son travail sur les bandes originales des films *A la cara* et *Mallorca Confidential*.

Violoniste, harpiste et compositrice, Margaret Hermant occupe depuis plusieurs années une place singulière dans le paysage musical belge. Cofondatrice de l'ensemble Echo Collective, l'artiste évolue à la jonction de la scène néoclassique, de l'électronique et de la musique à l'image.

Son parcours dépasse largement les frontières du plat pays. Au fil des années, elle a notamment collaboré avec Dustin O'Halloran, A Winged Victory for the Sullen, Christina Vantzou ou le regretté Jóhann Jóhannsson, tout en développant progressivement son propre langage cinématographique.

Cette récompense consacre une trajectoire façonnée entre Bruxelles et l'international. Face à Frederik Van de Moortel et Frédéric Vercheval, Margaret Hermant confirme ainsi son ascension dans le vaste monde des musiques de film.

• Camille Yembe

Dans l'histoire du prix Joséphine

Alternative aux Victoires de la Musique, le Prix Joséphine – un hommage jumelé à la voix de Joséphine Baker et au refrain du *Osez Joséphine* d'Alain Bashung – récompense chaque année un album atypique, reconnu pour sa qualité, son audace artistique, sans considération de genre musical ni de notoriété.

Lors d'une cérémonie qui s'est tenue, le 30 septembre, sur la scène de L'Olympia de Paris,

c'est Camille Yembe qui s'est imposée. La chanteuse bruxelloise hisse son nom au palmarès, mais l'inscrit également dans l'histoire du Prix Joséphine en établissant un record : elle devient en effet la première artiste à remporter, la même année, le "Prix des Artistes" et celui du Jury.

Présidé par la chanteuse Pomme, le jury réunissait notamment Adèle Castillon, André Manoukian, Chilla, Flavien Berger, Yuksek ou Vanessa Wagner. Face à des artistes comme LinLin, Chassol, Jowee Omicil, Lynn ou Aupinard, Camille Yembe tire une nouvelle fois son épingle du jeu après sa consécration lors des Music Moves Europe Awards en janvier dernier.

Dans la foulée de cette nouvelle victoire, un opérateur télécom en a profité pour dévoiler le résultat de son concours "Génération Débrouille" : une chanson intitulée *Tout est facile*. On y retrouve Camille Yembe, égérie de la campagne, aux côtés de la rappeuse namuroise Lesley, de Rapha, chanteuse basée à Anvers, et de Bruant, un trio instrumental bruxellois où l'on retrouve notamment la batteuse Carla Biber.

• Shoot me again... and again

Un nouveau site web pour le magazine dédié aux musiques hardcore

Shoot Me Again est un webzine belge indépendant dédié aux musiques et cultures alternatives. Depuis 2004, son équipe bénévole met en lumière rock, metal, punk, stoner et hardcore à travers des chroniques, des interviews, des reportages, des photos de concerts, et traite l'actualité tout en offrant un agenda des événements à ne pas manquer pour les aficionados du/des genre(s) précité(s).

Leur site web a tout récemment fait peau neuve et le résultat est emballant. Il faut dire que la précédente interface avait bien vécu et ne rendait plus hommage au travail effectué par l'équipe.

L'équipe précise d'ailleurs dans un communiqué : « La navigation a été repensée, les informations mieux structurées et les contenus réorganisés pour vous permettre de trouver plus facilement ce que vous cherchez et de profiter d'une expérience plus fluide, quel que soit le support utilisé. Par la même occasion, cette nouvelle version met également plus en valeur le travail de nos photographes et rédacteurs ainsi que la richesse et la diversité de la scène alternative belge et internationale ».

Voilà vraiment l'occasion de le (re)découvrir ou tout au moins de venir y faire un tour si vous avez des affinités avec le metal, hardcore & more.

www.shootmeagain.com



• Le retour du Balkan Trafik! La Bourse de Bruxelles et les vibes de l'Est

Après un an d'absence, le Festival Balkan Trafik! marque son retour en fête car on célébrera cette année ses 20 ans d'existence. Ce sera du 19 au 21 novembre 2026. Pour cette édition anniversaire, l'événement signe son grand come-back en investissant un tout nouveau lieu hyper emblématique de Bruxelles ; en effet, l'intégralité du bâtiment de la Bourse sera métamorphosé en un festival indoor immersif. Outre les concerts et la gastronomie, le festival innove avec de nouveaux projets transversaux, dont un défilé de mode "engagé" (Balkan Trafik! Fashion Show) explorant les droits du travail et l'héritage textile de l'Europe du Sud-Est.

La scène de la Fédération Wallonie-Bruxelles sera fièrement représentée au cœur de la programmation multiculturelle du festival et les têtes de gondole Viorica & Ioniță de la Clejani et Florin Salam, Bohemian Betyars, Lupii lui Calancea, etc. Parmi les rendez-vous phares, on épingle les performances du trompettiste belgo-grec Dominic Ntoumos, le projet métissé de Muriel d'Ailleurs & son orchestre, ainsi que les sets très attendus des DJ bruxellois Gaetano Fabri et SKANDAL. Bref, un pont unique vers l'Est !



• Clelia à l'ING Arena Le choix d'Orelsan

Sacré changement de décor pour Clelia. Lauréate d'un concours lancé par Tipik (RTBF), la chanteuse bruxelloise a décroché le droit d'assurer la première partie d'Orelsan, ce 12 novembre à l'ING Arena. Le rappeur français a lui-même dévoilé son nom à l'antenne. Cette opportunité arrive au meilleur moment pour l'artiste bruxelloise qui publiait le 18 septembre dernier, *Forfait Solitude*, un deuxième EP de six titres situé à la jonction de la pop, du hip-hop et de l'électronique.

Pensé comme un cheminement thérapeutique, *Forfait Solitude* accompagne la musicienne du doute vers un mieux-être. Un univers intime qui n'est d'ailleurs pas sans lien avec son futur patron de soirée : lorsqu'elle évoquait récemment ses influences, Clelia citait Orelsan parmi les auteurs qui nourrissent son goût des (bons) mots.

Après FrancoFaune et quelques scènes bruxelloises intimistes, l'ING Arena lui offrira donc un tout autre terrain de jeu. Pour cette figure montante de la pop locale, la première partie d'Orelsan marque assurément un changement d'échelle. Une occasion en or de gagner en visibilité et de toucher un nouveau public.



• Le Fonds Pompon

Des archives très alternatives au Bota

Le Botanique accueille dorénavant un "nouveau" fonds consacré principalement aux musiques alternatives belges. Baptisé le Fonds Pompon, il est constitué autour des archives de Jacques de Pierpont (aka Pompon évidemment), une figure incontournable de la scène musicale underground et une voix bien connue de la RTBF radio, qui se demandait comment assurer la conservation patrimoniale de sa collection. Quelque 3.500 pièces (des vinyles, CD, cassettes, fanzines – Mofo / En Attendant / ... –, livres, études et autres documents) rejoignent ainsi la bibliothèque du Botanique, balayant plusieurs décennies de rock, punk, hardcore, noise, hip-hop et autres expressions musicales venues de Bruxelles, de Wallonie et de Flandre. Pompon continuera par ailleurs à enrichir le fonds et s'investira à le faire découvrir à travers ses recherches, conférences et podcasts (notamment le bien nommé Fume c'est du belge).

• Sauvons La Zone

La salle liégeoise on danger de mort!

La Zone, un lieu culturel et musical alternatif bien connu de la scène liégeoise, a tout récemment lancé un appel à l'aide. La salle est confrontée à une situation financière critique, subissant les effets de la conjoncture économique, et aussi politique, tout en évoquant un déficit de plusieurs dizaines de milliers d'euros par an... Sans soutien, La Zone pourrait fermer prochainement et même "très rapidement". « (...) nous sommes obligés aujourd'hui de vous demander votre soutien le temps de trouver un second souffle », écrit l'équipe dans un post Facebook datant du 14 septembre.

La Zone appelle ainsi son public, ses artistes et ses proches à contribuer financièrement et ce, afin de lui permettre de retrouver un moment de répit financier et remobiliser le projet. L'appel s'adresse notamment aux personnes ayant fréquenté le lieu comme spectateur-rices ou artistes et qui souhaitent contribuer, selon leurs possibilités, à sa pérennité.

L'équipe est désireuse de préserver l'identité du lieu : une scène accessible et expérimentale, qui accompagne les artistes émergents

et accueille de nombreux projets et collectifs musicaux. Car au-delà de cette seule question financière, une éventuelle disparition de La Zone poserait la question de la place des petites structures indépendantes dans l'écosystème culturel liégeois. Ces lieux qui jouent un rôle de tremplin essentiel pour les artistes émergents et les scènes musicales alternatives de la région.

Pour les soutenir, il suffit simplement d'effectuer un virement sur le compte BE61 5230 8173 6117. La Zone a besoin de vous.



• Liège on the Rock

Plongée dans la Cité ardente électrique

Les éditions Noir Dessin Production viennent de publier en septembre *Liège on the Rock*, la "bible du rock liégeois", signé Gauthier Henri. En plus de 300 pages richement illustrées, le livre retrace plus de six décennies d'agitation "décibelique" au cœur de la Cité ardente, de la fin des années 1960 à nos jours.

Pour les passionné-es de la scène de la Fédération Wallonie-Bruxelles, c'est très probablement une petite mine d'or. L'auteur fait vibrer la mémoire collective en braquant les projecteurs sur quelques fleurons locaux (FN Guns, Steelover, Such A Noise) et sur l'écosystème qui les a vus grandir : clubs mythiques, festivals, fanzines et autres cafés concerts. L'ouvrage rappelle aussi comment Liège a attiré des géants internationaux, de Genesis à The Clash en passant par ZZ Top. Un vibrant hommage aux artistes, activistes et infrastructures de la "Principauté".



album

pop-sax

Ferdi

Sax and the city

INTERVIEW : JULIEN BROQUET

Saxophoniste français croisé aux côtés de Dabeull et de Sofiane Pamart mais aussi de Peet et de Scylla, Ferdinand Lemoine alias Ferdi sort *The Sound Of Art*. Un deuxième album au casting duquel figurent Disiz, Béésau et Braxton Cook (Mac Miller, Jon Batiste, Rihanna...). Il raconte son parcours, son disque, l'importance de Bruxelles, de son conservatoire et de ses rencontres.

On a tendance à dire qu'on met tout dans son premier album parce qu'on ne sait pas s'il y en aura un autre. On met quoi dans le deuxième?

Vraie question. Pour le premier, c'était allé super vite. J'avais sorti un premier EP dont j'avais financé le mix avec la vente d'un mail-lot rare de Jean-Pierre Papin. Puis un projet collaboratif avec Dabeull. Je sortais de trois ans de tournée. C'était les débuts de plein de choses. Je suis saxophoniste. C'était déjà inespéré d'être là. D'avoir de l'attention. D'être écouté par des gens. De signer sur un label. J'avais envie de cette couleur-là à ce moment-là. On l'a bien fait. Mais on l'a fait assez vite. Avec peu de recul. Et il a reçu énormément de visibilité. Cette fois, j'ai pris davantage le temps. J'ai voulu qu'il ressemble peut-être un peu plus à la musique que j'écoute depuis ces deux ou trois dernières années. *Take 01* était un album très produit, réalisé sur Ableton. Cette fois, j'ai fait une vraie résidence. On avait un set up qui nous permettait de jouer ensemble. Ça change quand même pas mal le son. Le disque est plus organique avec de vraies batteries. Nature quoi. En plus, j'ai déménagé à Paris. J'ai gardé mon noyau dur mais aussi bossé avec des gens différents comme Lilian Mille et Théo Philippe. Ils m'ont ouvert à un nouveau son. C'est un disque un peu plus jazz parce que j'avais aussi envie de revenir à mes racines. Avec des harmonies un peu plus complexes, un peu plus profondes, où je peux étaler une autre palette de mon jeu à moi et aller plus loin dans les mélodies.

The Sound Of Art est un hommage à votre mère?

Le disque en soi non mais la pochette oui. L'idée de l'album, c'était de créer une ouverture sur l'art. De rappeler aux gens que la musique n'est pas seulement un produit de consommation qui dure deux semaines sur Spotify. On fait quand même des œuvres d'art qui s'écoutent. La manière de consommer la musique a beaucoup évolué mais l'idée c'est de se dire que c'est de l'art. C'est de re-sacraliser l'œuvre et peut-être aussi de désacraliser l'artiste. Être artiste, c'est juste le résultat d'une création artistique. Je pense qu'il est important de désacraliser ce truc de créateur torturé et inaccessible. Ce qui crée un artiste, c'est son œuvre. Après, l'idée, c'était aussi d'explorer d'autres médiums. Des médiums qui ne sont pas forcément les miens. Des médiums que je ne maîtrise pas. La peinture notamment. Ma mère est peintre et plasticienne. J'ai fait des tonnes de musées avec elle étant petit. J'ai grandi et baigné dans l'art plastique et contemporain. Le dimanche, on allait au musée. C'était génial. Mais ça ne me procurait pas d'émotion. Je ne pratiquais pas la peinture et j'étais nul en dessin. J'avais besoin de me reconnecter avec tout ça. J'ai toujours voulu avoir une peinture comme pochette. J'ai rencontré Siméon Droulers il y a quelques années. Une rencontre magique de la nuit bruxelloise. Un pote de pote. On ne s'est pas beaucoup côtoyé mais on s'apprécie énormément.

Comment fait-on, quand on vient du conservatoire, pour sortir du cadre du jazz et embrasser les musiques actuelles?

C'est dur de mettre des mots là-dessus. Déjà au conservatoire, je ne rentrais pas à 300% dans la case. J'écoutais plein d'autres choses. C'était un travail d'étude et de recherche. J'ai vite capté que ce n'était pas une musique que j'allais sublimer. Au bout de deux ou trois ans, j'avais déjà des vellétés pop. Je m'orientais vers une carrière hybride même si à la base, l'idée, c'était d'être sideman et de jouer pour les autres. J'ai quitté le conservatoire avant même de valider mon master pour un plan de trois mois à l'étranger qui s'est mal passé. Du coup, quand je suis revenu, je n'avais pas été payé. Je n'avais pas passé mes examens. Et on était fin juin. J'avais déjà arrêté le conservatoire. J'ai arrêté l'événementiel. Je me suis dit que j'allais apprendre à produire de la musique et essayer de trouver ma patte. Parce qu'en fait, je n'avais jamais vraiment composé. J'avais été dans des projets où je composais les saxophones et les mélodies mais pas l'entièreté du produit.

Vous parliez de l'événementiel. Vous avez commencé très tôt avec des concerts dans les hôtels, les restaurants et les mariages. Pourquoi et comment on entre dans ce circuit?

Pour vivre. Parce que j'avais 300 euros par mois de mes parents. Ce qui était déjà un truc de fou. Une partie de mon loyer et un peu d'argent de poche. Mais j'arrive à Bruxelles à 18 ans. Loin de ma France natale. Il faut que je gagne ma vie. C'est un circuit que pas mal de musiciens empruntent. Puis, en tant que saxophoniste, tu as quand même accès à un tas de plans différents. Je me suis produit avec des DJs mais j'avais aussi un super groupe, Midnight Avenue, qui existe toujours et avec lequel on a fait pas mal d'événements et de mariages à l'international. J'ai découvert la pop avec eux. On jouait du Beyoncé, du Bruno Mars... J'ai beaucoup appris et trop kiffé. Après, j'ai fait des trucs un peu dark. Un jour, je me suis retrouvé à jouer pour une mise aux enchères de pigeons voyageurs. J'avais pas le permis. C'était hyper loin de BX. Et quand j'arrive, je me rends compte déjà que j'aurai pas le dernier train pour rentrer. J'ai dû attendre le premier du lendemain, à 6h du matin, dans le froid, à la gare du patelin. Le truc, c'est que le pigeon le plus cher s'était vendu genre 25.000 euros. Et moi, j'avais gagné 250 balles. Je me suis dit : "waw, le pigeon vaut beaucoup plus que moi. C'est peut-être le moment de remettre mes choix de carrière en question (*rires*)". Après, dans l'événementiel, tu peux quand même bien gagner ta vie. Tu prends beaucoup de cash. Et puis, il y avait le RPI (le régime des petites indemnités) à l'époque en Belgique. Donc, tu t'habitues à vivre comme ça. Tu construis ton économie là-dessus. D'ailleurs, je me suis dit qu'il fallait que je puisse aussi bien vivre de l'artistique... Parce qu'à un moment, ça participe plutôt à te dégoûter de ce que tu fais. Ça a été le cas pour plein de potes musiciens. Tu te dis : je n'ai pas étudié le saxophone pendant dix ans pour faire ça. Il y a plein de gens qui adorent. Moi, je ne crache sur rien. Mais tu finis par perdre de l'énergie et de la détermination. À 11 ans, j'étais déjà au conservatoire en horaire aménagé à faire deux heures de sax par jour...

Fordi

« C'est un disque un peu plus jazz parce que j'avais aussi envie de revenir à mes racines. »

Qu'est-ce qui vous a amené au conservatoire de Bruxelles?

La situation géographique déjà. Le fait que je vienne du nord. Je suis né à Marchiennes, à 40 minutes de Tournai. J'ai étudié la musique classique pendant 10 ou 11 ans jusqu'à ma médaille d'or et jusqu'à ce que je fasse la classe d'initiation de jazz de mon conservatoire à Douai. Elle était animée par Phil Abraham, un grand tromboniste belge, qui est prof au conservatoire de Bruxelles. La rencontre de Phil a quand même changé beaucoup de choses. J'envisageais le classique à Paris mais en jazz, Bruxelles était plus adapté. Je ne faisais du jazz que depuis deux ans. Et à Bruxelles, ils te prennent un peu plus bas... mais ils t'emmènent plus haut. On peut toujours critiquer, je pense, les ma-



© CLOTILDE BILLIETTE

Ferdi: «À Bruxelles, j'ai rencontré facilement des gens incroyables. C'était hyper bienveillant.»

nières d'apprendre la musique. Surtout en Europe. Il y a un truc très conservateur. C'est le concept du conservatoire en même temps. Mais ça a grave répondu à mes attentes. Parce qu'en fait, moi, j'ai vraiment choisi mes matières. Je n'aurais jamais validé mon master. Je suis juste venu pour apprendre le saxophone, devenir le plus fort possible. Et j'ai eu des super profs. En l'occurrence Manu Hermia et Fabrice Alleman. Ça manque peut-être juste des fois un peu d'ouverture sur d'autres musiques que le jazz. Je pense que de la part de certains enseignants, par moments, ce serait bien de montrer aussi qu'être musicien aujourd'hui, ça peut être plein de choses. Ça peut être grave multiple. Des fois, la formation n'était pas forcément, je crois, assez reliée à la réalité d'aujourd'hui. Elle était plutôt axée sur un monde qui n'existe plus. Dans le sens où, déjà, on ne t'apprenait pas la musique sur ordinateur, la production. C'était pour moi la plus grosse lacune. Après, franchement, la formation est complète. J'y ai appris beaucoup de choses. Et puis, tu ne peux pas tout faire non plus. Après ma sortie du conservatoire, j'ai appris à m'enregistrer tout seul et c'est comme ça que j'ai eu mes premières collabs. Avec Peet notamment. On m'envoyait des morceaux et je m'enregistrais dans ma chambre.

Bruxelles semble vous avoir apporté ce que vous n'avez pas trouvé dans son conservatoire finalement.

Tout à fait. C'est le bon conservatoire dans la bonne ville. Une ville déjà à taille humaine. Si j'étais arrivé à Paris à 18 ans, je me serais fait manger tout cru. À Bruxelles, j'ai rencontré facilement des gens incroyables. C'était hyper bienveillant. Avant le Covid, il y avait vraiment une super scène underground. Avec Echt! notamment. Moi, j'ai fait partie de Boucan qui est ensuite devenu Tukan... Et j'ai toujours écouté énormément de rap. J'ai découvert la scène bruxelloise qui était en plein essor quand j'ai débarqué en ville. Caba, Roméo, le 77... Pendant le confine-

ment, Peet faisait des lives sur Instagram et cherchait à ajouter du saxophone sur un de ses morceaux. Je me suis connecté. Je suis intervenu avec mon sax. Et quelques minutes plus tard, il m'envoyait une démo et me proposait de l'arranger. Tout a été très vite. Pour la première fois de ma vie, j'étais là où je voulais être depuis toujours. On était une bande de potes qui venaient de se rencontrer, qui avaient les mêmes goûts, qui avaient juste envie de faire de la musique ensemble et d'être un peu sur la route. On a fait énormément de trucs en quatre ans. Peet, ça a été la première porte. Puis j'ai rencontré Dabeull chez lui à l'occasion d'un barbecue. Dabeull ne va jamais dans ce genre de truc. Il ne va jamais chez personne d'ailleurs. C'est la seule fois où il est sorti de chez lui à Bruxelles pour aller à une soirée. Et il m'a appelé trois jours après. Ça n'avait aucun sens. Ça a été les deux premières grosses collabs. Mais j'ai quand même fait 56 sessions studio en un an. En 2021, j'allais partout. Je disais oui à tout. J'ai fait mon "Yes Man", exactement. Et ça marche. Avant je l'étais aussi pour les concerts mais ça j'ai arrêté. Je suis plutôt devenu "No Man". Mais je voulais vraiment enregistrer et progresser. Ça a fonctionné. Ça crée un cercle vertueux. On te voit de plus en plus et chaque truc rayonne un peu à son échelle. Mes collabs avec Dabeull et Sofiane Pamart ont changé ma trajectoire encore plus que les autres.

Ferdi The Sound Of Art

Ferdi Records/Demain [PIAS]





©NOAH DECHAMPS

#album

#soul-pop

K.ZIA

INTERVIEW : CHELSEA KINZUNGA

Entre la sortie de son nouveau projet *HOMEfreeQUENCIES* et le départ d'une tournée aux côtés de sa mère, Zap Mama, K.ZIA traverse un automne chargé. La chanteuse belgo-congolaise raconte comment la solitude l'a aidée à retrouver sa voix, à s'affranchir des attentes de l'industrie et à réinventer ce que signifie "être chez soi".



K.ZIA
HOME
freeQUENCIES
Vokall Records

Vous sortez un nouveau projet tout en préparant une tournée avec votre mère. Comment vivez-vous cette période ?

Ce ne sont que des choses chouettes mais j'ai hâte de me réveiller un matin et de décider de ne rien faire, sans culpabiliser. J'ai grandi en suivant ma mère en tournée, puis j'ai été choriste pour elle. Mais ici, nous avons créé un spectacle ensemble. Son univers et le mien se rencontrent. Il faut apprendre à se laisser de la place. On se connaît comme mère et fille, comme femmes, mais travailler ensemble, c'est encore une autre dynamique. On a découvert des choses l'une sur l'autre.

HOMEfreeQUENCIES est né d'un besoin de solitude...

Début 2025, j'ai ressenti un besoin presque radical de m'isoler. Ça m'inquiétait : est-ce que je devenais antisociale ? Puis j'ai décidé d'écouter mon instinct. J'avais envie de créer un album mais je me demandais si j'étais capable de le faire sans l'apport constant d'autres producteurs. Je suis entrée dans ma bulle. C'est comme ça que le voyage a commencé, avec cette idée : "nothing to fear", il n'y a rien à craindre. Ce dont j'avais besoin était déjà là.

Le disque se déploie en deux actes. Que raconte ce passage de l'un à l'autre ?

Le premier, qui s'achève avec *In Phase*, est celui des questions, des doutes, parfois des peurs. D'où je viens, quelle est ma place, quel impact positif je peux avoir ? Dans le silence, j'ai commencé à entendre mes propres réponses. Avec *Awa*, qui signifie "ici", on entre dans quelque chose de plus mature. À 32 ans, on peut se poser mille questions sur les enfants, la carrière, l'avenir. Moi, j'avais besoin de revenir au présent.

K.ZIA

« Pour moi, être chez soi, c'est un état d'esprit. C'est être en phase avec sa propre fréquence. »

Cette introspection a-t-elle aussi transformé votre manière de faire de la musique ?

Complètement. Avant, je pensais parfois à quelque chose de plus pop et fédérateur. Cette fois, j'ai voulu créer pour moi. J'adore la basse, la soul, les textures organiques. J'ai donc fait appel à des bassistes, des batteurs, des guitaristes, enregistré beaucoup d'instruments en live. Parfois, je chantais une ligne de basse ou j'essayais de la jouer moi-même, avec plein de fausses notes, pour montrer ce que j'avais en tête ! Ensuite, les musiciens lui donnaient vie.

À l'heure où la musique se consomme toujours plus vite, ce disque prend son temps. Ce n'est pas un risque ?

Je ne l'ai pas fait pour l'extérieur mais pour moi, alors je n'ai pas cette inquiétude. Je n'ai plus envie de calculer si ça va plaire ou fonctionner. Si ça ne plaît pas à tout le monde, ce n'est pas grave. Moi, je pourrais écouter ma musique avec plaisir et je sais qu'il y a d'autres personnes sur cette fréquence. Sur scène, on pourra toujours imaginer des arrangements plus énergiques : un concert doit offrir autre chose que l'écoute du disque chez soi.

Après avoir grandi entre tant de pays, avez-vous finalement trouvé votre "chez-vous" ?

Jusqu'à 13 ou 14 ans, je n'avais jamais passé une année entière dans la même école. Entre la Belgique, la France, les États-Unis ou encore le Canada, la maison ne pouvait pas être un lieu fixe. Plus jeune, je voulais tellement appartenir à un groupe. Je suis congolaise mais je ne parle pas lingala. Je suis belge mais noire... Je me sentais souvent décalée. Vers 22 ans, j'ai commencé à chercher ce sentiment d'appartenance en moi. Aujourd'hui, pour moi, être chez soi, c'est un état d'esprit. C'est être en phase avec sa propre fréquence.



album

rap

© ANDY SABKH

Scylla & Furax Barbarossa

INTERVIEW : NICOLAS ALSTEEN

Bruxelles-Toulouse. Du plat pays à l'Hexagone, d'un rap à l'autre, voilà vingt ans que Scylla et Furax Barbarossa scellent l'union franco-belge via des collaborations ponctuelles. Mais tout a changé au lendemain d'un trip dans le désert. Désormais porté par une mission commune, le duo revient en ville avec *Jungle Noire*, un album enregistré aux côtés de Soprano, IAM, Isha, Alonzo ou Caballero & JeanJass. Effort intransigeant et nerveux, ce disque pose les maux et le flow sur la précarité de plusieurs générations en errance. Mobilisation générale.

L'an dernier, l'album *Portes du désert* était présenté comme une parenthèse en marge de vos carrières respectives. Aujourd'hui, l'aventure se prolonge avec *Jungle Noire*. Qu'est-ce qui vous pousse à poursuivre en duo ?

Scylla : L'idée, c'était de sortir une réédition du premier album avec quelques titres supplémentaires. Mais l'inspiration était au rendez-vous. Nous avons donc préféré sortir un nouveau disque.

Furax Barbarossa : Notre stratégie reste assez floue. Le succès du premier album nous a conduits en tournée et, entre les concerts, nous avons écrit de nouveaux titres. Nous les présentons sur scène, fin octobre, lors d'une date unique au Zénith de Paris. D'ordinaire, les artistes montent une tournée et la terminent au Zénith. Là, nous commençons directement par le boss de fin ! Après, il n'y a rien d'écrit. Notre plan de carrière s'arrête le 30 octobre.

Vous avez été surpris par le succès remporté par *Portes du désert* ?

FB : Oui, quand même. Nous avions évoqué la possibilité de travailler ensemble en 2017. Depuis, une partie de notre public réclamait un album. Mais quelle partie ? Ceux qui commentent les photos sur les réseaux sociaux ne sont pas forcément ceux qui achètent un ticket de concert ou un vinyle.

S : Voir que nous étions capables de remplir la grande salle de l'Ancienne Belgique, puis une deuxième, d'enchaîner avec un Bataclan, puis un deuxième, c'était génial. Le reste de la tournée s'est aussi joué à guichets fermés. C'était comme une petite revanche. Car, dans l'industrie musicale, certains avaient émis des doutes sur l'intérêt de notre association.

Scylla

« Notre force, c'est d'être arrivés là-dedans sans rien attendre. »

Vos morceaux sont denses et relativement longs, là où réseaux et plateformes plébiscitent des formats beaucoup plus immédiats. Votre succès montre-t-il que l'industrie sous-estime parfois le public ?

S : Nous en sommes persuadés. La mode de consommation est aux titres qui ambiancent directement, aux chansons qui ne demandent pas trop de réflexion. Mais il y aura toujours des gens qui voudront autre chose. La musique est une affaire de cycles. Là, j'ai l'impression qu'on assiste, dans le rap comme dans la chanson, à un retour à des morceaux plus écrits, davantage tournés vers les textes et le contenu. Furax et moi sommes toujours restés dans cette veine. Même quand le cycle tournait. Aujourd'hui, la rotation coïncide plutôt bien avec ce que nous proposons.

Votre duo associe Bruxelles et Toulouse. Pensez-vous qu'il existe encore une frontière entre les scènes belge et française ?

FB : Autrefois, en France, chaque rappeur commençait pratiquement un concert en donnant son numéro de département. Aujourd'hui, cela compte beaucoup moins. Ce qui subsiste, en revanche, ce sont des pôles : Paris, Marseille et, désormais, Bruxelles. C'est dingue de voir combien d'artistes émergent d'une ville aussi petite. Mais notre musique ne s'est pas construite sur une revendication territoriale. Quand tu parles à des êtres humains, ils sont pareils à 1.000 kilomètres de chez toi !

Après le désert et l'introspection, *Jungle Noire* revient à l'agitation urbaine. Quel constat accompagne ce retour en ville ?

S : Cet album porte un regard critique sur notre société. Passer du désert à la grande ville, c'est se confronter au bruit, à la violence, aux injustices sociales. Mais cette jungle urbaine a aussi ses charmes. Elle est source d'énergie, d'effervescence et de coexistence culturelle. Nous sommes le produit de cette mixité.

Scylla

« Si tu mets l'amour de la musique devant, le reste suivra. »

Avec IAM, Soprano, Alonzo, Isha ou Caballero & JeanJass, votre album traverse plusieurs générations de rap. Êtes-vous investis d'un rôle de transmission ?

FB : Pas au sens où nous serions les gardiens du temple. Notre méthode consiste plutôt à prendre ce que nous aimons dans l'époque actuelle mais aussi tout ce qui nous plaisait dans celle dans laquelle nous avons grandi.

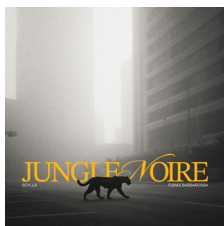
S : Nous avons traversé plusieurs périodes du rap. Au début, il y avait zéro euro. Tu faisais du rap parce que tu aimais ça. Personne ne se demandait comment faire de l'argent dans ce milieu. Ensuite, l'industrie a connu une crise majeure avec le téléchargement illégal. Cet épisode a changé les règles du jeu. Petit à petit, le hip-hop est devenu un business. Notre force, c'est d'être arrivés là-dedans sans rien attendre. Cette passion, complètement désintéressée, est devenue presque improbable aujourd'hui. En 2026, dès que tu maîtrises un truc, le réflexe est de se demander comment en faire une activité lucrative. Furax et moi venons d'une époque où cette question ne se posait même pas.

C'est un avantage par rapport à la nouvelle génération ?

S : Oui et non. Nous n'avons pas forcément tous les automatismes de l'époque actuelle mais nous avons l'expérience. Certains de nos réflexes restent très utiles. Le principal, c'est probablement celui-ci : si tu mets l'amour de la musique devant, le reste suivra. En revanche, si tu commences par te demander ce qui va fonctionner, tu risques de tout perdre.

Scylla & Furax Barbarossa *Jungle Noire*

Demain [PIAS] / Ciel Mauve



© DR

White Corbeau

INTERVIEW : CHELSEA KINZUNGA

Formé au piano dès l'âge de 6 ans, puis au chant choral, White Corbeau a longtemps partagé son temps entre musique et architecture. Après FORÊT, l'artiste poursuit son exploration d'une soul intime et organique avec un nouvel EP et une direction artistique plus affirmée. Avant sa sortie et son prochain concert au Botanique, trois questions rapides... Trois réponses "espresso" !

Vous avez commencé par chanter dans la rue. Qu'est-ce que cette expérience vous a appris ?

Au début, c'était hyper flippant ! La première fois, je repoussais sans cesse le moment de me lancer. Mais j'ai rapidement compris qu'il y avait quelque chose à faire. En quelques minutes, je pouvais gagner l'équivalent de plusieurs heures de travail. Surtout, ça m'a appris à capter l'attention des passants, à prendre ma place et à créer une connexion avec des gens qui ne s'étaient pas arrêtés pour m'écouter. C'est une expérience qui m'a énormément servi par la suite.

Avec ce nouvel EP, avez-vous l'impression d'avoir trouvé votre identité musicale ?

Je suis beaucoup plus au clair avec ce que je veux faire. C'est un projet très personnel, pour lequel j'ai souhaité revenir

à quelque chose de plus organique, autour du piano, de la basse et de la batterie. Quand on dispose de mille possibilités, on peut passer énormément de temps à chercher. Ici, j'avais envie de me concentrer sur l'essentiel. Je sais quelle direction artistique je veux prendre et ce que je souhaite raconter. Je ne cherche plus tellement à me comparer aux autres. Aujourd'hui, c'est surtout une compétition entre moi et moi-même : comment évoluer, progresser et préserver cette énergie créatrice.

Que préparez-vous pour votre prochain concert au Botanique ?

On est en train de construire un nouveau live, avec une nouvelle formation. L'idée, c'est de proposer une véritable expérience émotionnelle, de faire passer le public par différents états, de le faire sourire comme de le faire pleurer. J'aimerais aussi mélanger les univers, notamment en intégrant une première partie pas nécessairement musicale. Je trouve intéressant de faire dialoguer différentes disciplines artistiques. Le Botanique s'y prête particulièrement bien. Mon objectif, c'est que les gens vivent quelque chose qui dépasse simplement l'enchaînement de chansons.



album

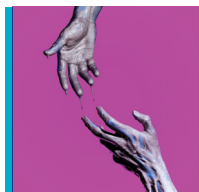
electroganic

© JORIS NGOWEMBONA

Jean-Paul Groove

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Composer de la musique électronique sans machines ? Jean-Paul Groove relève ce défi avec une énergie contagieuse. Mais cette fois, le trio bruxellois change de méthode. Sur son premier album, le groupe invite Pierres, Charles, Peet ou The Haze à donner de la voix. Histoire de faire danser les mots au milieu du chaos. Bienvenue dans *Digital Therapy*.



Jean-Paul Groove
Digital Therapy
UpSide NXT

Depuis 2019, Jean-Paul Groove s'obstine à faire de l'électro avec une guitare, une basse et une batterie. Chez eux, pas de robot ni de rythmes automatisés : tout est fabriqué à la main, dans la sueur, au plus près du cœur. Le trio s'approprie les principes de la "rétro-ingénierie" pour élaborer une trame instrumentale nourrie de dubstep, de drum and bass, de breakbeat et de techno. Avec un humour belge et une culture ciné qui lorgne volontiers du côté des Tuche, Jean-Paul Groove donne du corps aux idées de musiciens formés au jazz mais rompus à l'appel du dancefloor.

Au sein de la nouvelle scène bruxelloise, Denis Baeten (batterie), Nils Hilhorst (guitare) et Jeremy

Debuysschere (basse) ont longtemps été rapprochés de Lander & Adriaan, ECHT! ou Tukan. Une filiation qu'ils assument, tout en rejetant l'étiquette jazz.

« On ne la comprend pas trop, souligne le batteur.

À l'exception de notre formation, nous n'avons plus rien de jazz. » Installé au Volta, pépinière créative de la capitale, Jean-Paul Groove y conçoit la suite de *Violent Party Music*, un premier EP sorti en 2024.

Enregistré à Gembloux en 65 jours, *Digital Therapy* marque un tournant dans le processus créatif du groupe. Désormais, les musiciens multiplient les couches, superposent les prises et transmutent leurs instruments pour rivaliser avec les productions électroniques les plus massives. Le résultat ? Dix morceaux bodybuildés où les influences de The Prodigy, Battles ou Skrillex croisent les fulgurances synthétiques de Kavinsky.

Jean-Paul Groove

« Cet album cherche à retrouver l'énergie des concerts mais il ne remplacera jamais la scène. »

Mais le véritable changement se joue ailleurs.

Jusqu'ici cantonnée au format instrumental, la musique de Jean-Paul Groove s'ouvre aux voix. Une évolution déclenchée par une carte blanche proposée en 2024 par FrancoFaune. « Les organisateurs de ce festival défendent la langue française, précise Denis Baeten. Programmer un groupe instrumental leur semblait compliqué. Ils nous ont donc suggéré d'inviter des gens à chanter sur nos compos. » L'expérience se prolonge aujourd'hui sur *Digital Therapy* : Pierres apporte son humour (*Bain de Sourires*), Peet s'invite sur *Jean-Pogo*, Charles explore le thème de la solitude sur *Seul.e*, tandis que The Haze colore *Daydream*. « L'arrivée du chant est susceptible de toucher d'autres publics. Mais cela ouvre surtout énormément de possibilités créatives. » L'album marque aussi la fin d'un cycle. Jeremy Debuysschere, présent sur le disque, cède sa basse à Matteo Mazzù. « Cela va nous permettre d'écrire un deuxième chapitre qui sera forcément différent du premier », estime Nils Hilhorst.

Sous l'enseigne *Digital Therapy*, Jean-Paul Groove entend combattre l'isolement numérique, en prônant l'expérience collective. Mission louable mais paradoxale à l'heure où le public découvre le trio bruxellois sur Insta ou Spotify. « Cet album cherche à retrouver l'énergie des concerts mais il ne remplacera jamais la scène. Nous devons composer avec les réseaux et les plateformes, c'est une évidence. Cela ne nous empêche pas de défendre une musique profondément humaine. » En deux ans, Jean-Paul Groove est passé de *Violent Party Music* à *Digital Therapy*. De la violence à la thérapie, le glissement sémantique n'est pas anodin. « Ce n'était pas la fête qui était violente mais la musique ! » Brut et fougueux, le premier EP du trio puisait son énergie au cœur d'une période post-Covid. « À l'époque, on pensait que les problèmes étaient derrière nous. Aujourd'hui, force est de constater que les crises sont davantage devant nous. » Autant les affronter ensemble... et en dansant.



album

dark-pop

© IVANA BARDUNOV

Sian Able

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

Sian Able revient avec *Lava*, un deuxième album emprunt d'une noirceur que la multi-instrumentiste s'autorise enfin à explorer dans toute sa puissance.

Son second album s'est déversé d'Anaïs Elba comme de la lave d'un volcan. « Au moment où je compose *Lava*, c'est comme si je lâchais les vannes d'un truc que je retenais depuis longtemps », raconte celle derrière le projet palindromique Sian Able. En 2024, la musicienne quitte Bruxelles pour la campagne où elle compose en deux semaines ce qui deviendra ce nouvel album. Elle y explore des sonorités denses, loin de la légèreté apparente de *Veni Vidi Sensi*, premier disque sorti en 2022. « Je suis arrivée à faire ce que je voulais faire depuis mes 14 ans, se réjouit-elle. Je pense que c'est très sombre – c'était ma volonté – mais ça laisse passer la lumière. Ce n'est pas une darkness assommante. Alors que ça pouvait être considéré comme le plus joyeux, ce que je faisais avant était rempli de textes bien plus tristes. » Treize titres composent *Lava*, un projet que Sian Able a voulu total, pour lequel la multi-instrumentiste a conçu tant la musique, les paroles que les clips et la performance scénique. « Tout fait partie d'un même acte artistique, ajoute-t-elle.

Les visuels de l'album se veulent impressionnants parce que, sur *Lava*, je parle de forces immenses qui me dépassent ». Anaïs Elba a passé des années à cultiver ce son plus radical, avant de l'assumer pleinement avec Sian Able. Elle invoque la difficulté de se présenter au monde de façon brutale en tant qu'artiste femme, à qui « on a beaucoup conseillé d'être plus douce ». Aujourd'hui, la musicienne s'affirme dans ce style qu'elle nomme "heavy synth", consciente que tout le monde ne sera pas emporté par cette nouvelle identité musclée mais prête à aller chercher son public. « Je n'ai plus l'impression de me trahir quand j'écoute mes morceaux ou quand je monte sur scène, poursuit-elle. Mon show est physique, je joue seule d'environ sept instruments, j'envoie beaucoup de force et j'en reçois plein aussi. » Après avoir éprouvé ce set en tournée avec le groupe américain Polica, l'artiste présentera *Lava* le 4 décembre prochain au Botanique. « Ce show n'aura lieu qu'une fois », précise-t-elle, évoquant un arrangement inédit pour introduire cet objet brut.



EP

électro-metal

© MELISSA FAUVE

AZIZAM

TEXTE : SOURIA CHEURFI

AZIZAM, c'est un mot affectueux en farsi, style "mon chéri", et c'est aussi le nom du duo formé par Anaïs et Rose. Les musiciennes se sont rencontrées dans un bar bruxellois...

Après avoir entendu Rose chanter, j'ai dit : "c'est incroyablement sa voix, faut qu'on fasse un truc ensemble !". Et on a essayé », dit Anaïs. La sauce n'a pas pris tout de suite car les artistes viennent d'univers différents. Rose chantait principalement de la soul à la guitare dans sa chambre ; Anaïs produisait et jouait déjà de la guitare, plutôt dans un univers country, parfois metal. Mais elles trouvent un terrain d'entente avec des sonorités électroniques.

Leur premier morceau, *Salade Shirazi*, emballa leur entourage et les encourage à continuer. Leur dernier single *Eshghe Man* ("mon amour" en français) annonce la sortie de leur prochain EP *Azar*, qui prendra une tournure plus sombre tant au niveau musical que des textes. « C'est plus rock avec des influences metal dans les guitares, même si ça reste bien électronique, explique Rose. Et les thématiques sont un peu plus lourdes ; autour de la perte, du deuil, des violences, des injustices. »

Les paroles mélangent toujours anglais et farsi, une démarche à la fois esthétique et symbolique pour les artistes.

« J'y suis attachée parce que c'est la langue de mon père et, avec tout ce qui se passe en Iran, j'avais envie de l'utiliser. » Le duo a d'ailleurs collaboré avec une graphiste d'origine iranienne pour leurs deux EPs et mentionne l'Iran à chaque concert. Nées en Europe, elles sont soucieuses de leur légitimité, c'est pourquoi ces collaborations sont importantes à leurs yeux.

Si elles viennent d'univers différents, les artistes se retrouvent dans AZIZAM comme dans une troisième entité. « On est alignées, dit Anaïs. On a de la chance de bien s'entendre... Sauf pour les pizzas ! »

Le duo aime finir leurs sessions autour d'une pizza... et ça fait débat : napolitaine ou pas napolitaine ? Beaucoup de garnitures ou minimaliste ? Sujet épineux.



©MARCIN KEMPSKI

album

pop

Pierre de Maere

INTERVIEW : DIANE THEUNISSEN

Trois ans après *Regarde-moi*, Pierre de Maere change de perspective. Toujours le sourire dans la voix, mais cette fois le regard tourné vers lui-même, l'artiste se dévoile dans un deuxième album plus intime où il prend enfin le temps de parler de lui.

Votre premier album racontait vos fantasmes et vos ambitions, alors que celui-ci est fait d'histoires vraies. Qu'est-ce que la réalité vous permet de dire que le fantasme ne permettait pas ?

La réalité s'écrit très différemment. Quand j'écrivais sur des rêves et des fantasmes, il y avait un style presque mythologique avec beaucoup de figures de style, etc. Et puis, j'incarnais des personnages. Quand il s'agit d'écrire sur moi, il y a quelque chose de beaucoup plus factuel. J'aurais aimé écrire des histoires vraies il y a quatre ans mais c'est simplement que je n'en avais pas vécues beaucoup. Là, c'était très naturel d'écrire ce qui m'était arrivé.

Ave de Maere semble plus intime que votre premier album. C'est aussi votre impression ?

Ce n'est pas qu'une impression, c'est la vérité. Il est plus intime à plein d'endroits : sur les textes mais aussi dans la forme. Il y a beaucoup moins d'effets sur la voix, elle est très sèche, très frontale, on m'entend enfin. C'est plus humain. Les instrumentations sont plus humaines, elles aussi : il y a plus de musiciens sur le disque, moins d'éléments digitaux.

On sent comme une transformation. À quoi est-ce dû ?

Cette transformation, je pense qu'elle vient du temps, des rencontres et de ma curiosité. Musicalement, ma transformation vient avec ma découverte de plein de nouveaux artistes. Au départ, je n'avais pas tant de références différentes. Je n'étais pas complètement inculte, mais pas loin (*rires*). J'ai encore du chemin à faire mais c'est ce qui me rassure : en tant qu'artiste, je suis d'abord consommateur et je pense qu'on est la somme de tout ce qu'on écoute et tout ce qu'on consomme. Ma voix a beaucoup évolué, elle aussi : elle est beaucoup moins maniérée, elle se cache moins derrière les artifices. J'ai appris à chanter juste, j'ai plus de souffle donc ça me permet d'être plus ouvert, d'avoir un timbre de voix qui est plus agréable. Et le reste, c'est du vécu : entre 21 et 25 ans, il se passe tellement de choses, on apprend tellement. Mes valeurs sont restées les mêmes, mais j'ai changé, j'ai grandi, j'ai évolué. Et je suis content que ça se ressente dans la musique.

Vous mentionnez Daft Punk, Air et Phoenix comme faisant partie de vos influences. Qu'est-ce qui vous plaît dans la French Touch ?

Chez Air, ce qui me plaît, c'est le dépouillement. Ce sont des grands compositeurs mais dans la production, il y a un truc super : c'est le fait de choisir les bons éléments, qui se suffisent à faire un truc qui fonctionne, qui tourne, qui avance. Et puis les guitares ! C'est la première fois que je mets des guitares dans un disque. C'est grâce à Air que j'ai commencé à les aimer et que j'ai voulu en mettre partout.

Pour *Ave de Maere*, vous avez choisi de bousculer vos habitudes. Qu'est-ce qui vous a poussé à expérimenter de nouvelles façons de travailler ?

Dans une interview, Sébastien Tellier disait qu'avant chaque album, il fallait redevenir débutant et changer ses méthodes. Pour celui-ci, notre manière de travailler a radicalement changé : enregistrer des musiciens, c'était une première pour mon frère et moi. J'ai aussi modifié ma façon de composer. Avant, je partais souvent du piano-voix, que je produisais ensuite. Là, j'ai commencé en produisant vachement plus, et ensuite venaient les mélodies, les voix. Je pense que changer son processus avant un nouveau projet, c'est assez intéressant. Acheter des nouveaux instruments, se mettre des contraintes. Se dire "on va utiliser ce synthé-là et pas un autre".

Ave de Maere sonne comme une proclamation, presque comme un monument à votre propre nom. Est-ce une façon de célébrer Pierre de Maere ou de vous en débarrasser ?

C'est drôle parce qu'en effet, le titre est hyper épique, et l'album est bien plus humble. J'aime bien cet effet de contraste. Dans ce disque, je me présente comme une sorte d'adolescent sur le tard :

c'est ce que j'incarne, ce que je suis. J'ai commencé mon adolescence – et tout ce qui va avec – à 18 ans, un peu plus tardivement que les autres, donc. Pour moi, l'ado, c'est un conquérant. Il s'essaye à plein de choses, il teste ses propres limites. Il touche à tout puis il se fait mal, il se brûle. C'est un peu le cas d'un conquérant. *Rien savoir et toucher à tout*, l'album aurait pu s'appeler comme ça aussi. Mais c'était moins fort. Dans *Ave de Maere*, il y a un peu d'humour. C'est un peu culte et ça sonne bien. Si le disque n'est pas culte, au moins le titre le sera, du moins je l'espère (rires).

Pierre de Maere

« Je ne suis pas moins pudique qu'avant, j'ai simplement plus de choses à dire. »

Pour ce projet, vous avez produit une centaine de maquettes pour n'en garder que douze. Qu'est-ce qui fait qu'une chanson mérite de survivre ?

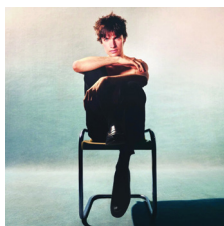
Une chanson mérite de survivre quand elle ne vous lasse pas au bout d'un certain temps. Tant que je prends du plaisir à composer une chanson, à l'écrire, à la produire, tant que mon intuition y retourne, y revient, c'est plutôt bon signe. Puis il y a plein de chantiers qui sont abandonnés sans trop que j'y fasse attention, parce que j'estime que l'idée n'était pas assez forte, que ce n'était pas assez proche de moi, que ça sonnait trop comme un-e autre. C'est une question d'unicité, d'identité. Pour moi, une chanson mérite d'exister si elle a une identité propre.

Vous achevez l'album avec *Je m'en souviendrai*, une lettre d'amour au premier garçon qui vous a aimé de la bonne manière. Était-il important que cette histoire ait le dernier mot ?

Je trouvais ça bien qu'elle ait le mot de la fin parce qu'elle est heureuse, elle donne espoir. Et puis, la chronologie est respectée : l'album commence en 2019, au moment où je me révèle, puis on termine en 2025 sur cette histoire d'amour-là. Je trouve ça parfait. L'apaisement après toute cette aventure complètement folle.

Pierre de Maere *Ave de Maere*

Cinq7/Wagram Music



© JOY LONCHAY

Gabrielle Verleyen

INTERVIEW : DIANE THEUNISSEN

Avec *Fenêtres ouvertes*, Gabrielle Verlogen signe un premier album intime, façonné au fil de ses démons, de ses expérimentations. Enregistré dans une dizaine d'endroits différents, il raconte une émancipation artistique où l'émotion prime sur la performance technique.

Dans quel état d'esprit étiez-vous lorsque vous avez écrit et composé *Fenêtres ouvertes* ?

J'étais comme une ado qui découvrait les possibilités de la création en solo. Quand j'ai acheté ma première carte son, tout un monde s'est ouvert à moi, j'ai compris que je pouvais créer des choses toute seule, sans dépendre des autres. Ça a été très émancipateur, notamment parce que je pouvais donner aux morceaux la couleur dont j'avais envie.

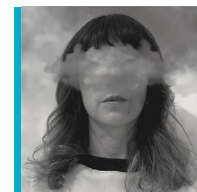
Vous avez enregistré l'album dans plus de dix lieux, jusqu'à dans une armoire. Pourquoi avoir choisi de déplacer la musique plutôt que de l'enregistrer dans un studio ?

Après une résidence avec les musiciens, je n'étais plus convaincue par la couleur que prenait l'album. J'ai donc réenregistré beaucoup de choses.

Mais plus je recommençais, plus je perdais ce qui me touchait. J'ai donc gardé des voix témoins et des guitares imparfaites, avec parfois des aspérités, des bruits de fond, etc. Il m'a fallu beaucoup de courage pour jeter toute cette nouvelle matière et conserver les prises qui contenaient de l'émotion. Toutes ces petites aspérités qui font que j'aime cet album.

Pouvez-vous citer un élément ou une caractéristique propre à vos chansons ?

Musicalement, je crois que mes chansons ne sont jamais tout à fait mélancoliques ou tout à fait joyeuses. Ma voix est mon instrument principal et j'aime faire intervenir des chœurs pour souligner certains mots, presque comme un cri. Sur cet album, je me suis un peu lâchée (rires) !



Gabrielle Verleyen
Fenêtres ouvertes
NAFF



album

punk-dark-wave

©LUDOVIC ART

Pyo

TEXTE : JULIEN BROQUET

L'Arlonais Karel Piot sort *Silver Veil*, son premier album, à quasiment 30 ans. TikTok, Joy Division, Corée et insomnies...

Il a déjà joué en Corée et au Japon. A ouvert pour The Haunted Youth au Cirque Royal. Il a aussi été finaliste de De Nieuwe Lichting, le concours de jeunes talents organisé par Studio Brussel. À bientôt 30 ans – il les fêtera l'an prochain –, Pyo (Karel Piot de son vrai nom) sort seulement cet automne son premier album. Né de parents flamands, Karel a grandi à Arlon et vit désormais à Bruxelles. Il est tombé dans la musique gamin. A entendu *Holiday* de Green Day dans la bagnole d'un animateur lors de son premier camp chez les Éclaireurs. Et un pote d'école aux origines anglaises lui a fait découvrir la Britpop, la new wave et les Wombats...

Pyo a eu un groupe d'ado. « Ça s'appelait Cosmic FM. Du rock alternatif avec du violon et un rappeur. » Il a vécu quelques mois à Atlanta en pleine explosion

trap. A été accepté dans une école aux États-Unis pour étudier la production musicale mais s'est fait rattraper par son éducation et a étudié le droit à Namur. « J'ai bossé pendant deux ans en consultance et j'ai compris que ça n'allait pas le faire. J'avais toujours continué à produire des sons et j'ai découvert l'artiste canadien EKKSTACY chez un client à Bruxelles. Il faisait gris. C'était du punk remis au goût du jour. Plus lo-fi. Je me suis lancé. Ça a assez vite bien marché. Et après un an et demi, j'ai dit à mon boss : "ciao, je me casse". »

Pyo

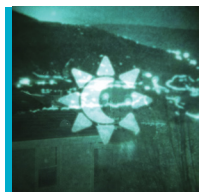
« Si Joy Division s'était perdu dans un Hong Kong saturé de néons... »

Pyo s'est rapidement mis à spammer TikTok qui en était encore à ses débuts. « J'ai commencé à reproduire en français ce que je voyais chez les Américains. Ils faisaient des trucs cool en matière de promotion musicale. Et je me suis dit que je pouvais y arriver aussi. Il y avait des vidéos de moi qui faisais du skate dans Bruxelles. Des versions de mes chansons à la mandoline... Ce n'était pas très créatif. C'était du placement. Mais après la déferlante trap, il y avait de la demande pour de la musique plus alternative. J'ai eu la chance d'être arrivé tôt sur TikTok. Aujourd'hui, ce n'est plus du tout pareil. Le paysage est beaucoup plus saturé. »

« Si Joy Division s'était perdu dans un Hong Kong saturé de néons... » Pyo a le sens de la formule. Il est fasciné par l'Asie et a commencé à apprendre le coréen parce qu'il s'ennuyait pendant le Covid. « J'ai écrit *Midnight Sunlight* suite à un voyage en Corée. C'est mon deuxième son et c'est encore aujourd'hui le plus populaire. Je voulais retrouver cette vibe. Du coup, j'ai beaucoup joué à *Cyberpunk 2077*. Puis j'ai regardé les films de Wong Kar-wai qui m'ont beaucoup inspiré pour l'esthétique du projet. C'était vraiment l'émotion que je voulais partager. Et je l'ai mélangée avec un truc qui n'avait rien à voir. Joy Division, Ian Curtis, ce côté un peu froid... »

L'avenir n'appartient pas nécessairement à ceux qui se lèvent tôt. Il peut aussi appartenir à ceux qui se couchent tard. « C'est une habitude dans la famille. Ma grand-mère a 90 ans et elle va se coucher à 2h du mat... J'aime trop la nuit. Elle a un côté enveloppant. Et ma musique a définitivement ce côté nocturne. Je commence avec mon nouvel album à passer à autre chose. Mais ces villes qui ne dorment pas, où tu as tout le temps de la lumière, ça reste quand même toujours un truc. *Midnight Sunlight*, pour moi, c'est ça. C'est le néon. Tu peux zoner et te perdre dans la masse. C'est pas juste la chanson. C'est devenu tout un concept au travers de ma musique. C'est aussi une ville un peu imaginaire et le logo de Pyo. Le soleil et la lune en un. »

Silver Veil est le disque d'un mec triste qui se soigne. « Je n'aime pas l'apitoiement et l'autodiagnostic. Je n'ai ni plus ni moins de problème qu'un autre. Le titre de l'album fait référence au fait d'avoir un voile argenté transparent sur la tête. Un voile qui permet de voir à travers mais où tout est un peu gris. » Le disque est pensé comme un arc. « Le premier morceau donne l'impression de tomber dans un trou infini de solitude triste. Et petit à petit, tu relativises. Tu t'en sors. Et tu commences à voir la lumière. »



Pyo
Silver Veil
Cloudshaper



album

newcore

© JAMES K. BARBOSA

Ice Sealed Eyes

TEXTE : DIDIER STIERS

Ils viennent de Bruxelles (et de sa périphérie verte), naviguent entre atmosphères planantes, breakdowns sauvages, et viennent de signer chez le géant allemand Arising Empire. Rencontre en plein road-trip avec Ice Sealed Eyes, le groupe qui monte, qui monte... dans le genre metal sans frontières.

Pour les adorateurs de guitares denses et de riffs puissants qui aiment encore être surpris, impossible de passer à côté. Formé en 2020, Ice Sealed Eyes dépoussière le genre avec son "newcore" : un alliage moderne et contrasté où le metalcore, le djent et le thall progressif épousent des textures électro, pop ou shoegaze. Derrière ce nom très visuel se cache un quatuor hyperactif : Noé Peigneur (chant), Cyril Flamand (guitare), Vincent De Mol (basse) et Virgile Degen (batterie). À l'heure de l'interview, ils viennent de s'enfiler des kilomètres en van, direction Niort et le Rise & Fall Festival. En mode débrouille, pas de tour-bus avec chauffeur : « C'est un peu organisé mais on y va nous-mêmes, on conduit, on loue le véhicule, on planifie notre

voyage tout seul. Il y a juste le festival qui nous a bookés... » Le genre d'artisanat qui paie : depuis quelques mois, le projet passe à la vitesse supérieure. Finies les dates devant cinq personnes à l'autre bout de l'Europe, les concerts affichent désormais complets, à l'image de celui de l'AB Club à Bruxelles ce 14 novembre, sold out un mois et demi à l'avance, ou de La Boule Noire à Paris. Ice Sealed Eyes draine du monde ! Et : « Ça nous bluffera toujours de voir aux concerts des gens qu'on ne connaît pas trop, qui connaissent les paroles ! C'est assez dingue, quand même ! ».

Éclectisme

Cette ascension est le fruit d'un développement forgé dans la sueur des salles plutôt que par les algorithmes. « On n'a jamais vraiment eu de buzz sur les réseaux sociaux. Ça se fait beaucoup en organique. Réseau, oui, mais hors internet », analysent-ils. Une vie de groupe faite d'étapes franchies pas à pas. « L'hiver dernier, on était encore en train de dormir sur des tapis dans un appartement à Brighton, en Angleterre ! C'était super », s'amusent-ils. Noé précise : « Sauf moi, j'avais un lit, parce que je suis le chanteur ».

Cette approche leur permet d'intégrer sereinement des structures majeures, comme le label Arising Empire. Basé à Hambourg, celui-ci s'est imposé parmi les références absolues en Europe pour la scène metal moderne et héberge des têtes d'affiche comme LANDMVRKS, Imminence, Thrown, Resolve ou Future Palace. Mais ce qui fait la force du groupe, c'est son refus d'être enfermé dans une case. Entre deux cris viscéraux et des riffs massifs, il s'autorise des respirations atmosphériques lumineuses. Un éclectisme qui s'explique par le profil des garçons, presque tous actifs dans l'industrie musicale en dehors du groupe (ingénieurs du son, producteurs ou musiciens de session). Au quotidien, ils naviguent entre la pop, l'indie et l'électro. « On n'écoute vraiment pas que du metal. Si tu ne le mélanges pas avec d'autres influences, tu tournes en rond et tu fais juste ce qui a déjà été fait. » Le dernier single en date, *Liberate*, traduit parfaitement cette philosophie, en plus d'être une porte d'entrée idéale pour un public non initié. Attention quand même : « Quand tu n'as pas l'habitude d'écouter ça, se faire crier dessus pendant trois minutes dans les oreilles, c'est pas un moment de plaisir pour tout le monde et c'est normal », concèdent-ils.

Taalgrons

Paradoxalement, si le groupe réussit à s'exporter, et même bien, en France, en Allemagne ou au Royaume-Uni (des morceaux chantés en anglais, ça aide), la Flandre reste encore pour eux une terre à conquérir. Tenace, la frontière linguistique et même culturelle ! « On a plus joué en Angleterre qu'en Flandre ! On n'y a pas spécialement de réseau... Et il n'y en a aucun de nous qui est bon néerlandophone. Nous serions plutôt majoritairement des catastrophiques néerlandophones ! Mais si ça ne vient pas, ce serait vraiment dommage. »

La suite s'annonce intense. D'autant qu'Ice Sealed Eyes met la touche finale à son tout premier album studio, prévu pour l'année prochaine. Les derniers mixages sont en cours, sous la houlette de Cyril à la production. Un souhait ? « Que les mix se passent bien parce qu'on est très pointilleux, on a nos têtes remplies de nouveaux morceaux. Et puis aller en Flandre quoi, putain ! » Le message est passé.



album

indie-rock

© GUILLAUME VAN NGOC

Hollywood Porn Stars

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

C'est un événement que certains fans passent une vie à attendre en vain ; la reformation d'un groupe bien-aimé après des années de hiatus. Pour les amateurs de Hollywood Porn Stars, formation liégeoise active au début des années 2000, le rêve est devenu réalité.



Hollywood
Porn Stars
Endless Age
Young Rock

Satellites, leur album précédent, est sorti il y a près de vingt ans. En 2002 et à peine trois mois après sa création, le groupe Hollywood Porn Stars remporte le concours Circuit et se retrouve propulsé au devant de la scène rock belge. S'en suivent deux albums, trois EPs et plus de 300 concerts à travers l'Europe. « On jouait partout », se souvient Anthony Sinatra, membre fondateur de Hollywood Porn Stars. Après 2007, pourtant, plus rien. Sinatra et les autres se concentrent sur d'autres projets musicaux.

Ce n'est que l'année dernière, à l'occasion de l'anniversaire de son premier opus, *Year of the Tiger*, que le groupe décide de se reformer le temps de quelques dates. « Ces retrouvailles nous ont donné envie de jouer, de créer », poursuit le musicien, qui œuvre également au sein de la formation Piano Club. Personne n'envisage alors d'enregistrer un disque mais ce retour fonctionne, tant pour les fans que pour le groupe, et hors de question pour ce dernier de ne revenir qu'avec du back catalogue. « On tenait à proposer de la nouvelle matière, ne serait-ce que pour entretenir notre enthousiasme sur scène, ajoute-t-il. L'album est la suite naturelle de ce plaisir qu'on a retrouvé ensemble. »

Hollywood Porn Stars

« Il y a une énergie naturelle qui se dégage de nous quand on fait de la musique ensemble. »

Si le plaisir reste intact, le monde, lui, a changé. Hollywood Porn Stars n'existait presque pas sur les réseaux sociaux il y a encore quelques mois et les thématiques qui animent aujourd'hui le groupe ont elles aussi évolué avec l'époque. « Ce qui diffère vraiment des œuvres qu'on a écrites quand on avait 20 ans, ce sont évidemment les textes, observe le compositeur, ce disque s'articule autour des faux semblants, des rapports de pouvoir, des cycles qui se répètent, des liens qu'on transmet, de la place de l'humain dans un monde qui change toujours plus vite. » Avec ce nouvel opus, intitulé *Endless Age*, le quatuor choisit de composer de la musique alignée aux préoccupations d'un public qui a lui aussi grandi. Dès les premiers titres de l'album, *The Wicked King* ou *Take Control*, le ton est donné. « J'ai eu l'idée pour ce morceau (Take Control, – ndlr) en traversant la place Saint-Lambert pendant les manifestations des profs et élèves qui faisaient valoir leurs droits, raconte Anthony Sinatra. Ce sont les sirènes de police qui m'ont inspiré le titre. Et pas plus tard que ce matin, j'ai essayé de déposer mon enfant à l'école et j'ai été pris dans des manifestations avec des charges policières. Le thème du morceau était tellement vif dans mon esprit que j'étais content d'en avoir parlé dans ce disque. »

Comme l'évoque le fantôme sur la cover de l'album, certaines choses pourtant traversent les décennies. Pour son retour, le groupe a choisi de faire appel aux équipes techniques qui l'accompagnaient déjà il y a vingt ans et a aussi retrouvé l'ingénieur du son américain John Goodmanson (Bikini Kill, Death Cab for Cutie,...), au mixage de ce nouvel opus comme à celui des précédents. L'approche, elle aussi, n'a pas changé. « On écrit vite, on joue vite. Avec Hollywood Porn Stars, il y a toujours eu un truc assez punk qui se passe quand on se retrouve, affirme Anthony Sinatra, C'est un peu le royaume de la débrouille, on n'a pas besoin de se dire beaucoup, il y a une énergie naturelle qui se dégage de nous quand on fait de la musique ensemble. » Une énergie que le groupe déploiera sur la scène d'une Ancienne Belgique, déjà complète, en janvier, et au Point Éphémère (Paris) en décembre.



album

jazz

©ADÈLE BOTERF

Adèle Viret

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

En quartette, son nouvel album *Spirality* est mû par un sentiment de résilience « face au chaos du monde ».

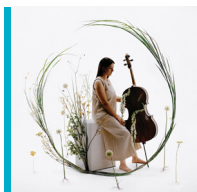
C'est un quartette atypique que présente la violoncelliste Adèle Viret puisque, avec Oscar Viret à la trompette, Wajdi Riahi au piano et Pierre Hurty à la batterie, il fait l'impasse sur la basse. Il est aussi très peu dans la veine classique du jazz post-bop, « mais notre quartette est de type jazz et nous avons des rapports au jazz à travers la pulsation, l'harmonie et notre façon d'improviser », analyse la musicienne originaire de Montreuil, en région parisienne.

Après *Close To The Water* (2024), un premier disque salué par la critique et qui a valu à la musicienne la Victoire du Jazz 2025 en catégorie Révélation (l'enviable prix Frank Ténor), Adèle Viret et son quartette publient *Spirality*, un titre que, de prime abord, nous avons lu « spirituality »... « Dans *Spirality*, il y a un lien sémantique avec la spiritualité, sourit Adèle, par l'idée de dépassement, de se laisser aller ailleurs, dans des choses qui nous dépassent. »

Entièrement composé par la violoncelliste, *Spirality* se distingue de son prédécesseur par son rapport au temps : « il prend plus son temps, celui de développer, de dire des choses, parfois de l'ordre de la transe ». À part dans certains déchaîne-

ments comme *Tunnel Mountain*, on y détecte des influences modernistes, Claude Debussy, Gabriel Fauré, lui-même féru de violoncelle : « Complètement ! », lance Adèle Viret. D'ailleurs, la deuxième partie de *Forest Song*, sorte de petite suite, est inspirée du Cantique de Jean Racine », chef-d'œuvre de jeunesse de Fauré.

Dans *Spirality* – et non pas « spirituality » ! –, un sentiment s'est imposé à Adèle Viret : « la résilience, une couleur de l'ordre de l'espérance et un regard sur un monde en crise de toute part, chez nous comme ailleurs ». Même si l'album comporte le titre *Gentle Hope*, « la façon d'approcher la musique avec ce répertoire est plus de l'ordre de la résilience que de l'espérance, précise-t-elle. Face au chaos dans lequel nous nous trouvons, je fais ce que je peux ! ».



Adèle Viret Quartet
Spirality
Igloo Records



EP

jazz

©MAËL G. LAGADEC

Simon Comté

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Un premier album comme une déflagration pour l'un des grands espoirs du jazz en Belgique.

La musique est comme un éclair dans un ciel de nuit sans lune : saisissante autant qu'éblouissante.

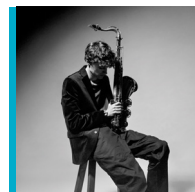
À 21 ans, Simon Comté signe *Chameleon Eyes*, un premier EP de 32 minutes 30 – à l'ère du 33 tours, c'est quasi un album. Et puis ce disque est d'une densité sans faille, qui permet au jeune saxophoniste de développer un son très personnel, à la fois lyrique et profond.

C'est aussi d'un disque en quartette qu'il s'agit, réunissant Brahm Sasner (piano), Chet Carlson (contrebasse) et Kabelo Mokhatla (batterie), des petits camarades de classe à la Manhattan School of Music. « J'ai beaucoup joué avec eux durant mes trois premières années à New York », confie Simon Comté, et cela s'entend : *Chameleon Eyes* a le parfum de l'enregistrement en direct et en public.

Cela tient au fait que l'enregistrement a été mis en boîte au Sear Sound, l'un des studios les plus anciens et les plus emblématiques de Manhattan, à New York, où sont passés autant David Bowie que Björk, autant Steely Dan que Paul McCartney. Et là, l'ingé son est James Farber, légendaire lui-aussi, avec Michael Brecker, Brad Mehldau ou Joshua Redman comme références !

Au-delà de la technique, il y a, dans la réussite de cet enregistrement en fusion, l'esprit qui règne au sein du quartette : « Quand on joue *Island*, qui n'est pas le morceau le plus facile à lire, les musiciens sont d'une telle qualité qu'ils apportent toujours de la fraîcheur et de la nouveauté à la musique ! ».

Chez Simon Comté, on entend les influences de Sonny Rollins et de John Coltrane au saxophone ténor, et du même Trane au soprano (l'incendiaire *Good Heart*) : « Nous sommes des musiciens, une espèce de patchwork de toutes nos influences », analyse Simon Comté, pour qui, le plus important est de « raconter des histoires, colorier les histoires de la vie avec du son. Et si ça touche les gens en retour, on sait qu'on fait le plus beau métier du monde ! ».



Simon Comté Quartet
Chameleon Eyes
Flak Records



© ANTÉIA DUJARDIN

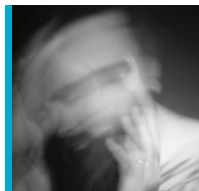
album

contemplatif

Grégoire Gerstmans

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après avoir exploré les frontières du sommeil, le pianiste liégeois interroge notre rapport au temps. Comment ralentir un train-train quotidien lancé à vive allure ? Entre cyberdépendance, célébration de la vie et appel de la nature, *Éternité*, son deuxième album, induit un moment de répit. Providentiel.



Grégoire Gerstmans
Éternité

[PIAS] Recordings

Quitter la scène. Rendre l'âme. Voilà des pensées qui pourchassent constamment Grégoire Gerstmans. Sous son air bonhomme, il l'affirme haut et fort : il a peur de claquer. Oui. Mais là où tant d'autres multiplient les expériences pour tromper la mort, le pianiste préfère ralentir la cadence. « Je suis conscient que mon temps sur cette planète est compté, explique-t-il. Alors, je m'éloigne du point final. Comme une personne prise de vertige qui s'écarterait du rebord d'une falaise. » Paradoxalement, l'angoisse

de la fin nourrit chez lui une obsession pour l'instant présent. Cette quête intime, presque thérapeutique, nourrit son travail artistique. « *Au piano, je cherche à ralentir le temps. L'idée, c'est vraiment de capter "le" moment.* » Avant de passer nuit et jour avec son piano, Grégoire Gerstmans a emprunté d'autres voies. Batteur de formation, il se découvre ensuite une passion pour la guitare, allant jusqu'aux États-Unis pour apprendre à jouer dans le sillage des bluesmen du Mississippi. Photographe, peintre et vidéaste, cet insatiable touche-à-tout a finalement trouvé son équilibre au piano. Un instrument qu'il fréquente depuis l'enfance. Son grand-père, figure de l'Académie de Hannut, en avait un chez lui, tout comme son père, ancien altiste de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, aperçu sur des disques d'Alain Bashung, Niagara, Einstürzende Neubauten ou Dominique A.

Grégoire Gerstmans

« Au piano, je cherche à ralentir le temps. L'idée, c'est vraiment de capter "le" moment. »

Dans le grenier de sa maison, à Sprimont, Grégoire Gerstmans enregistre *Hypnagogie*, un premier album capté en une prise, au plus près des vibrations du piano et des sons avoisinants. Publié fin 2024, ce disque néoclassique explore l'état semi-conscient qui sépare la veille du sommeil. Aujourd'hui, *Éternité* déplace l'équation. Le rêve s'efface pour laisser place au réel : un monde qui court derrière les secondes, les minutes, les heures. « *Depuis des générations, on nous répète que le temps, c'est de l'argent. Mais c'est faux ! Notre société en a fait une monnaie d'échange.* » Les réseaux sociaux sont aussi dans le collimateur. « *Là encore, nous pouvons changer les choses. Personne ne nous oblige à emmener notre téléphone aux toilettes ou à bercer notre bébé en regardant un écran !* » Face à cette frénésie temporelle, le pianiste déroule huit compos instrumentales comme autant d'escaliers vers une forme d'apaisement.

Sur *Ceux qui restent*, l'artiste évoque les derniers instants partagés avec un ami. « *Il savait sa mort imminente mais il n'a rien dit, raconte le musicien. On a passé un moment à parler, à rigoler. Le lendemain, je lui ai envoyé un message pour lui dire combien j'avais été heureux de le voir. Il n'était déjà plus là...* » Cet épisode donne un sens à l'album de Grégoire Gerstmans. « *Doit-on utiliser le temps qui reste pour se plaindre ? Ou le vivre pleinement ?* » Sa réponse est dans la question.

Sur *Bells*, composé dans une église au son d'un clocher, sa musique dialogue avec la harpe de Margaret Hermant, cofondatrice de l'ensemble Echo Collective et collaboratrice de Dustin O'Halloran ou du regretté Jóhann Jóhannsson. Une association singulière, à l'image d'un pianiste fasciné par Yves Klein, Steve Reich ou Aphex Twin.

À Sprimont, entre forêts et carrières, le pianiste cultive aussi sa passion pour l'image. Les brumes et les nuages nourrissent sa musique autant que ses photographies. Le vert fluo qui habille le vinyle d'*Éternité* évoque cette nature capable de renaître entre les pierres. « *L'éternité, c'est là où la nature reprendra toujours ses droits.* » Dans un monde obsédé par l'urgence, Grégoire Gerstmans nous rappelle que la beauté ne se mesure pas en secondes. Parfois, elle se cache juste là, sous nos yeux, entre deux notes.



musique-de-chambre

Vionno

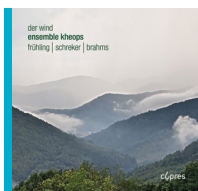
©ISABELLE FRANÇAIX

Ensemble Kheops

INTERVIEW : STÉPHANE RENARD

Formation à géométrie variable, l'ensemble belge Kheops explore les innombrables sentiers de la musique de chambre. Il fête ses 20 ans d'existence avec un album qui réunit Brahms, Frühling et Schreker.

Une intarissable enthousiaste. Elle est comme cela, Marie Hallynck. Violoncelliste et co-fondatrice de l'Ensemble Kheops, elle en évoque la naissance, en 2006, avec cette fougue que l'on ne prête qu'à ceux que rien n'arrête. « À l'époque, se souvient-elle, nous formions un petit groupe de musiciens partageant de longue date une grande complicité musicale et amicale. Et nous nous sommes rendu compte que nous nous retrouvions spontanément chaque fois que l'on envisageait un nouveau projet permettant la découverte de nouvelles œuvres de musique de chambre. Cet ensemble est donc né très naturellement, pour réunir nos affinités. Mais nous avons aussi pour particularité d'accorder à la musique de chambre une place très importante tout en ayant chacun en parallèle un parcours de soliste. »



Brahms | Frühling | Schreker
Der Wind
Ensemble Kheops
Cyprès

Pourquoi ce nom de "Kheops", plutôt inhabituel pour une formation de musique de chambre ?

Personnellement, il me fait penser à une pyramide, dont j'aime le côté structurel. Le carré de base de l'ensemble réunit les quatre musiciens de nos débuts. Ce sont le clarinettiste Ronald Van Spaendonck, le pianiste Muhiddin Dürrüoglu, ma sœur Sophie à la harpe et moi-même au violoncelle. Mais l'ensemble travaille avec bien davantage de musiciens en fonction de chaque projet. Ce qui me plaît aussi dans la pyramide, c'est qu'elle a différentes facettes. Nous faisons de la musique de chambre mais aussi des créations contemporaines et des spectacles interdisciplinaires. Nous serons d'ailleurs en résidence pour nos 20 ans au Grand Manège à Namur pendant la saison 2027-2028, ce qui nous permettra d'explorer toutes ces dimensions.

Dans vos albums, vous associez souvent des œuvres connues avec celles de compositeurs qui le sont beaucoup moins. Pourquoi ce choix ?

C'est un jeu de miroir auquel nous tenons beaucoup. Nous défendons en effet le grand répertoire tout en l'associant à des œuvres rarement jouées. Nous aimons faire découvrir !

C'est le cas de votre tout nouvel album, qui associe Johannes Brahms aux moins célèbres Carl Frühling et Franz Schreker...

En effet. C'est un très beau programme que nous avons déjà joué plusieurs fois, notamment au Festival de Stavelot, où est née l'idée d'en faire un album. Celui-ci reprend le fil conducteur qui apparaissait déjà dans notre précédent CD, où voisinaient Brahms, Zemlinsky et Berg. Il y a évidemment une dimension viennoise dans ces programmes, tout particulièrement avec Frühling et Schreker. Ils sont les successeurs d'un Brahms arrivé au sommet de la musique tonale, et qui a ouvert le chemin à ceux qui allaient changer de siècle.

Cet album passe en somme du romantisme de la maturité à la modernité viennoise d'un Schönberg ?

Tout à fait. C'est ce qui rend ce programme très équilibré, très organique, avec trois œuvres qui se répondent sur le plan instrumental. Brahms a eu un rôle de catalyseur. Cela se sent très fort dans le *trio* op.40 de Frühling, qui a été baigné par le *trio* op.114 de Brahms. Il y a une réelle continuité naturelle, tant dans la forme que dans l'atmosphère, mais cela ne l'empêche pas d'aller aussi dans une autre direction en matière de couleurs.

Der Wind, le quintette de Schreker que vous gravez aussi, est plus moderne. La synthèse de deux autres ?

Oui puisqu'il réunit la clarinette, le cor, les cordes et le piano. Mais il réussit aussi une espèce de dialogue stylistique avec Schönberg, qui entre dans le 20^e siècle avec l'atonalité. On sent l'émerveillement de Schreker face à ce mouvement mais aussi devant l'évolution des arts plastiques et chorégraphiques.

Cet album est le premier d'un triptyque qui va marquer votre 20^e anniversaire. Vous levez un coin du voile sur les deux suivants ?

Le prochain sortira en février 2027. Ce sera un duo violoncelle/harpe qui ouvre les portes de l'Orient. Le troisième sera enregistré à Namur... Mais chut !



© ANTHONY DEHEZ

Aline Sam-Giao, l'OPRL au futur

TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

Depuis 2023, Aline Sam-Giao assure la direction générale de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège (OPRL). Du plaisir de jouer en amateur à la responsabilité d'une institution, elle poursuit une conviction : permettre au plus grand nombre de rencontrer la musique, tout en prenant soin de ceux qui la font vivre.

Il ne restait de place qu'en hautbois. C'est ainsi qu'Aline Sam-Giao commence l'instrument qui l'amènera, quelques années plus tard, à choisir la musique pour métier. Enfant, c'est aussi la danse qui l'anime. Elle rejoint un cursus à horaires aménagés et découvre la formation musicale grâce à un professeur dont elle garde un souvenir émerveillé. Mais c'est à Paris, pendant ses études à Sciences Po, que la pratique en orchestre symphonique amateur prend une place déterminante. Le hautbois y trouve une autre dimension et le répertoire s'élargit. Le plaisir de jouer ensemble fait son chemin.

C'est à la toute fin de ses études qu'elle décide de travailler dans la musique. Après un parcours académique jalonné par l'Institut d'études politiques de Paris, l'Université du Sussex et une formation en management culturel, elle façonne sa voie professionnelle en passant par la Fondation Royaumont (France), par la gestion de l'ensemble Le Poème Harmonique et le Festival Berlioz, avant de devenir administratrice générale de l'Orchestre des Pays de Savoie. Après huit années à ce poste, elle rejoint en 2017 l'Auditorium-Orchestre national de Lyon. En 2023, elle devient la première femme à prendre la direction générale de l'OPRL, où elle entame aujourd'hui sa quatrième saison.

Partager cette « petite étincelle de beauté »

Le plaisir de jouer en orchestre l'avait conduite vers ce métier. Au fil des années, ce plaisir personnel s'élargit au désir de faire découvrir aux autres les émotions qu'elle y trouve. « *Je fais aujourd'hui plus ce métier pour que tout le monde ait la chance de pouvoir avoir cette petite étincelle de beauté, d'orchestre.* » À Lyon, le lien direct entre l'orchestre, sa salle et les spectateurs nourrit cette envie. Lorsqu'elle envisage de nouveaux horizons à l'étranger, elle cherche un lieu réunissant un orchestre et une salle.

Liège, où elle n'a jamais mis les pieds, lui est présentée par son prédécesseur, Daniel Weissmann. La possibilité d'un nouveau départ personnel rejoint celle d'un projet professionnel : une ville à la vie culturelle dense, un orchestre dont elle apprécie le niveau et l'ouverture, des moyens pour imaginer des productions.

La maison de toutes les musiques classiques

À Liège, elle retrouve une culture d'ouverture déjà ancienne, qu'elle tient à prolonger. Passer de Mozart ou Beethoven à un hommage à John Coltrane, puis à une proposition pour les enfants demande aux musiciennes de s'adapter sans cesse, tout en maintenant une grande exigence artistique. Elle souhaite aussi ouvrir davantage la Salle Philharmonique à d'autres orchestres. Accueillir des formations internationales ou belges, y compris flamandes, permet au public de découvrir d'autres interprètes et aux artistes de rencontrer la salle. La logique de concurrence lui paraît appartenir au passé : le Covid a rappelé les vertus de la collaboration. Pour cette saison 2026-2027, la série "Nouveaux Classiques" revient pour une deuxième édition : trois concerts consacrés aux musiques dites néoclassiques, avec l'envie d'accueillir d'autres publics, notamment plus jeunes.

Pour Aline Sam-Giao, l'ambition est que la salle devienne « *la maison de toutes les musiques classiques, ici dans toutes les formes qu'elles aient* », en fidélisant les spectateurs. Si elle espère éveiller la curiosité pour le répertoire qu'elle aime, elle se réjouit aussi que des auditeurs viennent uniquement pour ces concerts ou pour les musiques du monde. « *Ça me fait aussi plaisir, parce qu'ils ont quand même de la beauté, ils ont ce son d'orchestre, ils ont des beaux artistes.* »

Selon une étude interne, 18% des nouveaux acheteur-euses entré-es par un format découverte reviennent ensuite pour un concert classique. Pour les Music Factory, des séances supplémentaires sont mises en vente trois mois avant la date du concert, afin de laisser de bonnes places à ceux qui ne planifient pas leur saison au moment des abonnements.

L'ouverture passe aussi par la rencontre avec celles et ceux qui ne peuvent pas venir en salle. Présenté en octobre, *Orchestre en immersion* s'adresse ainsi aux publics empêchés. À l'aide d'un casque

de réalité virtuelle, une plateforme dédiée permet de découvrir une captation de *L'Apprenti sorcier* de Paul Dukas, sous la direction de Lionel Bringuier, directeur musical de l'orchestre. Une manière d'appréhender la musique depuis plusieurs positions parmi les musiciens, à 360°. L'équipe de l'OPRL, munie de casques de réalité virtuelle, se rendra dans les hôpitaux, maisons de repos, centres de révalidation et écoles pour accompagner les participant-es dans cette découverte.

Aline Sam-Giao

« Je pense qu'il y a une forme de devoir d'exemplarité de la direction générale »

Prendre soin du collectif

Faire vivre un orchestre, c'est aussi prendre soin du collectif. Lorsqu'on l'interroge sur son expérience de femme dirigeante, Aline Sam-Giao évoque d'abord les barrières intériorisées. Jeune, et paraissant plus jeune encore, elle se sentait tenue de surcompenser : dossiers impeccables, préparation poussée, travail redoublé. Son propre parcours l'a amenée à interroger les rapports de pouvoir, la place des femmes et les obstacles qui les conduisent parfois à douter de leur propre légitimité. Une réflexion qui nourrit aujourd'hui son engagement.

Sensibilisée aux études de genre à l'Université du Sussex, puis formée à la prévention des violences à Lyon, elle poursuit un engagement qui dépasse les structures qu'elle dirige. Après avoir présidé les Forces musicales, organisation représentant les employeurs des orchestres et opéras français, elle est aujourd'hui vice-présidente de la FEAS, Fédération des Employeurs-euses des Arts de la Scène. Elle coordonne un groupe de travail consacré à la prévention des violences sexistes et sexuelles, du harcèlement moral et des discriminations. En cette fin d'année, la FEAS présente une boîte à outils destinée à aider les structures à prévenir ces situations et à traiter les signalements.

Pour Aline, faire évoluer la culture professionnelle passe par une implication directe de l'employeur dans la prévention des violences et le traitement des signalements. « *Je pense qu'il y a une forme de devoir d'exemplarité de la direction générale.* » Cela suppose de se former, de repérer les premiers signes, mais aussi de préparer les organes d'administration à agir lorsque la direction elle-même est mise en cause. Elle connaît les résistances que cette démarche peut susciter mais assume une « *posture militante* », attentive à la rigueur et au respect de toutes les personnes concernées. Son ambition est de faire évoluer durablement les pratiques, pour que ce cadre devienne une évidence et permette des relations de travail plus sereines.

Faire vivre l'orchestre demain

Développer de nouvelles propositions oblige parfois à en abandonner d'autres, pour ne pas épuiser les équipes. L'avenir se prépare avec la mise en valeur des compositeurs et compositrices belges pour le bicentenaire du pays, mais aussi face à des contraintes très concrètes. Des concerts annulés en juin à cause de la chaleur ont rendu urgente la réflexion sur l'adaptation du bâtiment.

Pour garder une vision d'ensemble, elle revendique le besoin de décrocher. La famille, le sommeil et le sport lui permettent de se ressourcer. Les spectacles et les rencontres avec ses homologues alimentent une curiosité qu'elle sait indispensable à son équilibre : « *Si elle n'est pas nourrie, je m'étirole un peu* ». Aline Sam-Giao croit profondément au pouvoir de la musique classique et à sa place dans la société. Une conviction qui guide sa conception du métier : « *J'espère que mon rôle est qu'il y ait encore cette musique classique dans 20 ans ou 30 ans* ».

360° L'union fait la force ?



La joueuse équipe du Water Moulin (Tournai)

Regards croisés sur les collectifs dans la musique

TEXTE : SOURIA CHEURFI

Amitiés, horizontalité, mise en commun de ressources, (manque de) structure, challenges financiers... Travailler en collectif, « c'est une soupe où il faut équilibrer les épices ».

Né d'un besoin de mettre en commun des ressources, notamment dans les milieux militants, le collectif a toujours existé. Ces dernières années, ses modèles d'organisation ont inspiré de nombreuses structures, sortant du monde militant pour titiller les systèmes figés des institutions. Travailler en collectif, qu'il soit une asbl ou non, subventionnée ou non, soulève de nombreuses questions : qui prend les décisions et comment ? Comment trouve-t-on sa place sans en prendre trop ? Comment gère-t-on le relationnel dans un contexte souvent plus amical qu'un lieu de travail classique ?

Il existe probablement autant de systèmes d'organisation qu'il n'y a de collectifs. Cet article tente de répondre à ces questions en se penchant sur quatre expériences collectives bien distinctes : celle de Sébastien Delhayne au Water Moulin, lieu auto-géré à Tournai ; Rami Moukarzel au sein de Tashattot, plateforme pour les artistes de la région SWANA (acronyme de "South West Asia and North Africa", – ndlr), Jul (nom d'artiste : cheapjewels) pour g2n, collectif de musicien·nes, et Yannick Grégoire pour JauneOrange, qui cumule agence de booking, label et événements.

Au départ, un besoin

Qu'il s'agisse d'un espace, de contacts, de visibilité ou de communauté, le collectif semble toujours naître d'un besoin de partage, de soutien et d'entraide. Rami Moukarzel, Gaëlle Khalife et Charbel Alkhoury viennent du Liban où ils avaient chacun·e leur pratique artistique et un réseau établi. « En venant ici, il a fallu tout reconstruire de zéro, explique Rami. C'est pour ça qu'on a créé Tashattot, pour avoir une plateforme qui nous aide à nous implanter en Belgique. » Fondé il y a quatre ans, le but de Tashattot (signifiant "dispersion" en arabe, – ndlr) est de travailler avec des artistes et musicien·nes venant de la région de SWANA et vivant en Europe, comme les membres du collectif. « La plateforme est un endroit où on peut s'exprimer de notre point de vue, pas du point de vue "blanc". » Leur travail part également du constat du manque de représentation des artistes SWANA dans l'art. « C'est fou d'aller en festival et qu'il n'y ait aucun·e DJ venant de SWANA, regrette Rami. Il n'y a pas besoin de jouer de la musique arabe, ce n'est pas le point. C'est juste d'ouvrir sa vision, de ne pas se concentrer sur ce qu'on connaît. »

Le Water Moulin est né en 2009 principalement parce que Seb et ses amis musiciens, qui organisaient alors des concerts en dehors de Tournai, ont croisé le chemin de Thierry, qui avait un bâtiment à disposition. Le Water Moulin, c'est une ancienne maison de maître qui fait partie d'une usine où une vingtaine de personnes travaillent. Thierry leur a permis de répéter dans l'espace pour une somme dérisoire et, petit à petit, le Water Moulin est devenu un lieu de concerts, d'expositions, et toujours de répétitions. « Au rez-de-chaussée, t'as un couloir, le bureau et la cuisine. Et nous, on a pété le mur entre le salon et la salle à manger. Et c'est ça, la salle de concert. La jauge est de 100 personnes », explique Seb.

Quant à JauneOrange, à l'origine, c'était un collectif de musicien·nes qui s'est réuni en 2000 afin de promouvoir la scène liégeoise. C'était un win-win ; le travail en agence leur procurait quelques contrats d'artistes et des petites rentrées, ce qui leur permettait de développer leur projet musical en parallèle. Aujourd'hui, le projet s'est développé en agence booking, label, publishing et organisation de concerts.

Si le collectif g2n est plus jeune (un an et demi), il part aussi d'un besoin de mettre en commun des ressources. Les musicien·nes cheapjewels, Talu, Linton, Maïa Blondeau et SeniKaïd ont fait collectif afin de « partager les ressources, la fame et les réseaux, explique Jul. Sortir des mécaniques individuelles, annuler la compète et faire de la musique ensemble ». Le but du collectif, c'est surtout de s'entraider dans des questionnements mais aussi de mettre en commun des opportunités. « Par exemple, je suis résidente au Botanique, donc je peux aussi incruster les autres pour qu'on fasse nos projets collectifs. »

(dés)ordre (dé)structuré

Au sein de Tashattot, les trois membres font tout ensemble. « C'est horizontal, explique Rami. On discute ensemble pour voir ce qui est le mieux et comment continuer. Mais chacun·e a un rôle pour faciliter les choses. Par exemple, Gaëlle est responsable de la production et Charbel et moi nous occupons des aspects artistiques et techniques. »

Chez JauneOrange, les pôles sont définis : gestion de l'asbl, événements, festival, label, communication, booking et publishing, mais certaines personnes jonglent entre plusieurs tâches. « En gros, chacun·e a son rôle mais le fonctionnement est relativement horizontal et collectif en termes de réflexion et de stratégie. » Comme chez Tashattot, tout repose sur une communication continue au sein de l'équipe. « Je pense que pour beaucoup de gens, ce serait insupportable mais on travaille à cinq dans le même bureau, en parlant et en travaillant. Et quand l'un·e doit s'isoler, iel s'isole. »

Au Water Moulin, vu la taille de l'équipe, c'est un peu différent. L'équipe a une page Facebook de propositions d'agenda où les membres peuvent proposer des dates de concerts. « Généralement, ça va à la confiance, explique Seb. J'en fais entre trois ou quatre par an, mais comme on est une dizaine à en organiser, tu multiplies tout ça. Donc ça se remplit hyper vite ! » Une fois une date bloquée, l'équipe qui organise demande qui peut être présent·e pour aider durant l'événement et cette équipe est responsable de nettoyer avant le prochain concert. Chaque membre est formé·e à tous les postes, du son au bar, afin que tout le monde soit autonome. « C'est tout un équilibre ce bordel », conclut Seb.

Des modèles en constante évolution

Le collectif est un espace d'expérimentation ; on tente un système, apprend de ce qui fonctionne et ne fonctionne pas, et retente à nouveau autrement. Pendant ses dix premières années, le Water Moulin organisait des concerts toutes les semaines avec une petite équipe de six à sept personnes. « Comme on est musiciens sur le côté, c'était un peu éreintant », dit Seb. C'est pourquoi l'asbl s'est ouverte à d'autres personnes, pour compter aujourd'hui entre quinze et vingt bénévoles. Tout le monde participe à l'organisation des événements et peut proposer des programmations. Seb confie qu'à 51 ans et avec une fille de 9 ans, il est heureux de partager la programmation et de « ralentir le bazar ».

Quant à JauneOrange, la structure liégeoise s'est à la fois diversifiée et professionnalisée au fil des années : création d'une agence et d'un label pour faire des compilations, organisation de concerts, publishing et lancement du Micro Festival en 2010. Dès 2015, l'asbl engage ses premier·ères employé·es. Et au départ, tout le monde touche à tout et participe à toutes les boucles, jusqu'à trouver son rythme organisationnel.

Quand l'horizontalité a besoin de hiérarchies

Si ces structures se disent horizontales, il faut bien admettre que des hiérarchies finissent souvent par apparaître, consciemment ou non, et sans que ce soit perçu comme négatif. « On ne peut pas le nier, avoue Seb. C'est Thomas (Rasseneur, aussi membre des groupes Spaguetta Orghasmond ou Unik Ubik avec Seb Delhayne, – ndlr) qui a trouvé la baraque et qui s'est cassé le cul comme un fou pour ce projet. C'est clair qu'il y a toujours un moment où si tu ne sais pas, c'est à lui que tu vas demander. C'est un peu l'autorité sans être l'autorité. Je pense qu'au-delà du mot hiérarchie, c'est peut-être plutôt un genre de respect et de passation. Maintenant, après 17 ans, j'ai des étudiant·es qui ont rejoint l'asso et à qui on donne les clés sans aucun problème et iels s'organisent. »

Chez Tashattot, les hiérarchies apparaissent plutôt en fonction des rôles et de l'investissement de chacun·e. « Parfois, j'imagine quelque chose et Gaëlle me dit que ce n'est pas possible, dit Rami. Elle le sait bien car elle a de l'expérience dans ce domaine. Gaëlle a aussi un plus gros input, parce qu'elle travaille beaucoup sur le projet. »

Chez JauneOrange, Yannick est le plus ancien et s'occupe notamment de l'administratif et des rapports de subvention, ce qui le légitime dans certaines décisions liées au budget. « Après, on est

« En gros, chacun·e a son rôle mais le fonctionnement est relativement horizontal et collectif en termes de réflexion et de stratégie. »

Yannick Grégoire – JauneOrange

tous·tes conscient·es qu'on doit veiller à la survie de la structure. » Selon lui, la hiérarchie au sein de JauneOrange est presque naturelle car elle relève plutôt de l'expérience. « À partir du moment où les gens sont là depuis plusieurs années, ils sont autonomes et prennent des décisions. »

Ces dernières années, beaucoup de structures, même plus institutionnelles, tentent de remettre en question leur mode de fonctionnement et de déconstruire les hiérarchies – des dynamiques plus naturelles au sein de collectifs –, mais cela a ses limites selon Yannick : « J'entends parler de fonctionnements démocratiques, de gestion par consentement, tous ces machins-là. C'est sain d'essayer de limiter la place à certains égos surdimensionnés ou nocifs, dit-il. Mais j'ai parfois l'impression que c'est une charge en plus. À un moment donné, ça ne sert à rien de convier tout le monde à discuter de tout éternellement. C'est plus pénible pour les gens de devoir participer à plein de discussions qui ne les concernent même pas. Il faut que les gens soient autonomes dans leur secteur et décident de leur propre gré. »

Yannick donne l'exemple d'une période chez JauneOrange où tout se discutait de manière horizontale pour l'organisation du festival, et 25 personnes se retrouvaient à débattre sur la fourniture des toilettes sèches. « Globalement, ça n'intéresse aucune des 25 personnes mais les gens vont avoir un avis. Cette horizontalité-là, elle ne sert à rien. »

En revanche, le rôle de la programmation doit, selon Seb, rester partagé, en tout cas sur le long terme : « Moi, j'aurais du mal à prendre la responsabilité totale de la curation d'un endroit, dit-il. Je ne le vois pas comme ça. Si c'est tout le temps la même personne, les gens auront vite compris le tour de ses idées. De un, elle aura souvent le même réseau, et de deux, elle va se fatiguer. »

L'amitié au cœur du collectif

Bien souvent, les collectifs naissent d'amitiés, même s'ils finissent parfois par s'ouvrir à l'inconnu. Ce fut le cas pour le Water Moulin, et aujourd'hui, la relève est assurée tout en préservant une atmosphère amicale. « Water Moulin, c'est vraiment comme si une famille organisait des fêtes depuis 17 ans, dit Seb. Franchement, c'est vraiment ça. »

g2n aussi, c'est avant tout une histoire d'amitié. « Talu, je le connais depuis sept maintenant, dit Jul. Et à la base, on ne se connaît pas du tout de la musique, mais de réseaux militants. SeniKaïd, c'est ma meilleure amie et ma coloc... » Bref, le collectif s'est formé de manière très organique. Idem pour Tashattot, qui y ressent aussi une certaine fragilité : « On est ami·es et c'est parfois difficile de faire la part des choses, dit Rami. Mais on parle toujours. C'est la seule façon de faire : parler et trouver des solutions ensemble. »

En effet, si travailler avec ses ami·es peut paraître idéal, cela renferme aussi des complexités. « Travailler en s'amusant, c'est quand même un luxe, dit Yannick. On a cette chance-là mais s'il y a un conflit entre la loyauté liée à l'amitié et un problème professionnel

où quelqu'un·e ne fait plus bien son travail et qu'il faut le lui dire, là, on manque souvent de ressources. Et comme on a un rapport affectif qui n'est pas juste celui d'un·e collègue ou d'un·e patron·ne avec son employé·e, ça peut faire des dégâts. »

Se payer ou ne pas se payer

Les collectifs interviewés ont des modèles économiques assez différents et cela impacte évidemment leur fonctionnement. Water Moulin est une asbl mais ne reçoit pas de subvention. Ceci est un choix assumé ; l'équipe est entièrement bénévole et travaille sur le côté, et les revenus des concerts servent uniquement à rémunérer les artistes et entretenir le lieu.

g2n n'est pas une asbl et n'a pas de réel budget commun ; chaque artiste a ses propres revenus – mêmes s'ils partagent des ressources matérielles. Quant à Tashattot, le collectif n'a pas le statut d'asbl et ne bénéficie pas de subvention, mais ceci précarise davantage le collectif. « On aime ce projet et on est tellement excité·es et heureux·ses à chaque fois qu'on fait un événement, mais ça nous coûte aussi beaucoup d'énergie, explique Rami. Même si ce qu'on reçoit en retour est incroyable, notre situation ici est compliquée : on essaye de trouver un travail, on galère avec nos papiers et on manque d'argent. Si seulement on pouvait être payé·es pour faire ça à plein temps ! » En réalité, Gaëlle travaille déjà à temps plein pour Tashattot, faute de trouver un travail rémunéré et ce, malgré son diplôme et son expérience au Liban. Et si Tashattot n'a pas le statut d'asbl, c'est justement par peur d'investir encore plus d'énergie et d'ajouter un poids administratif au collectif qui peine déjà.

JauneOrange est une asbl et bénéficie d'une subvention qui leur permet de salarier l'équipe, et si cela a pris des années de travail, ils sont bien conscient·es de leur chance dans un secteur si fragile. Leur stabilité économique est également due à la pluralité de leurs activités : « Vu qu'on a une espèce de structure à 360° et qu'on est petit, on se réadapte tout le temps, dit Yannick. Chaque pôle peut, à un moment donné, aider l'autre. Si économiquement, les bookings, ça ne va pas très bien, le festival va venir nous aider. »

DA collective vs goûts persos

Faire partie d'un collectif, ça veut aussi parfois dire mettre son ego et ses goûts personnels de côté au profit du bien-être de la structure et de l'identité artistique du projet. « C'est bien d'avoir des identités, dit Seb. Mais c'est une soupe où il faut équilibrer les épices. Il y a des gens avec trop de caractère qui veulent bien faire et parfois, c'est compliqué. Je pense que pour qu'une asbl fonctionne bien, il faut donner mais aussi savoir s'effacer un peu. »

Au sein des collectifs interviewés, cela se fait plutôt naturellement, sans trop de concession. « Je ne sais pas si c'est comme des aimants mais on est complètement en accord, explique Seb. C'est



**Le collectif G2N regroupe
des artistes tel·les choapjowels,
lo talu, Sonikaïd, etc.**

vraiment le truc qui est magique au Water Moulin. » La DA du Water Moulin est punk, mais curatée. « On sélectionne vraiment. T'as cette ligne directrice un peu snob, mais punk. Et aussi, et c'est hyper important, ça finit souvent en fiesta ! » Il n'empêche que Seb fait des compromis ; fan de hip-hop, il n'en programme jamais là-bas.

La curation est importante aussi chez Tashattot, même si le collectif fonctionne plutôt au feeling : « On fait des expositions, de la musique, du cinéma... On travaille avec des artistes, peu importe leur pratique, mais on choisit des choses qu'on aime, explique Rami. Beaucoup d'artistes nous contactent et parfois, on les met en contact avec d'autres institutions avec lesquelles ça fonctionnerait mieux. On a aussi un rôle de mise en lien. »

Chez JauneOrange, c'est la multiplicité des projets qui permet de s'y retrouver. « Vu qu'on a un rôle de développer la scène locale, chaque projet qui a les qualités pour sortir un disque, tourner et avec lequel on a des affinités, on va le faire. Mais ce n'est pas toujours un coup de cœur de fou, explique Yannick. La DA de ce qu'on aime va se retrouver dans les concerts et le Micro Festival. » Ceci dit, au fil des années, tout s'est naturellement harmonisé entre le booking, le label et les concerts. « C'est plus facile de faire de la promo quand on a des affinités avec un projet puisqu'on connaît mieux les partenaires, les journalistes, les autres agences, etc. »

La force du collectif

Amitié, communication, communauté, mise en commun et partage de ressources ; ce sont les forces qui ressortent des expériences partagées ici.

Au-delà de la mise en commun, g2n puise surtout sa force dans le soutien émotionnel ; se faire écouter des sons, poser des questions et demander des retours sans crainte et, simplement, se sentir moins seul·es. « Ça crée un peu de réseau et ça fait que chacun·e profite des avancées des un·es et des autres, quoi, dit Jul. Et t'es moins seul·e dans ton délire à te dire : "qu'est-ce que je fous à faire du son solo dans ma chambre?". On sort un peu des dynamiques merdiques de cette industrie qui nous isole à fond de plein de manières. »

Passation et ouverture de la programmation sont la force première du Water Moulin. « Quand tu vois le nombre d'endroits qui ont fermé ou qui ne vivent pas longtemps... Je dirais que notre force c'est le pouvoir artistique de toute l'équipe, de savoir rebondir et justement, d'être un bon collectif, je pense, » dit Seb.

Et pour Tashattot, c'est le point de départ du projet qui fait également sa force : la communauté. « Je pense que je n'aurais jamais rencontré toutes les personnes que j'ai rencontrées aujourd'hui, dit Rami. Et de toutes les cultures, de tous les pays : Syrien·nes, Palestinien·nes, etc. On ne se serait jamais rencontré·es dans nos pays. Ces rencontres te rappellent à quel point ta lutte est similaire à la leur. Ça rapproche vraiment ; c'est tout naturel que l'on reste ami·es. »

Mais aussi, des faiblesses

Chaque collectif identifie des faiblesses à des niveaux différents ; des problèmes de dynamique, d'organisation ou même de tokenisation (à savoir le fait d'inclure une personne issue d'une minorité que de manière symbolique et superficielle). Cette dernière s'applique à Tashattot ; le collectif étant une plateforme pour les artistes originaires de la région SWANA, les institutions le perçoivent souvent comme une case à cocher, effaçant l'individualité artistique du projet et des artistes invité·es. « On est vu comme un agenda, regrette Rami. Au début, on se présentait comme collectif SWANA mais on le mentionne de moins en moins. » L'autre difficulté du collectif est liée aux réalités juridiques et économiques de ses membres, qui constituent à la fois le point de départ du collectif, mais qui le minent aussi.

Chez JauneOrange et Water Moulin, c'est plutôt au niveau de l'orga que le bât blesse. « La fluidité, elle se paume parfois dans le fait que ce soit trop fluide, dit Seb. Du coup tout le monde se dit : "Ah ben, il y aura sûrement des gens pour aider". » Ça a surtout été problématique par le passé, quand la responsabilité des organisateur·rices était moins définie. « On faisait des concerts où on oubliait la caisse sur le bar et où on ne comptait pas. Et à ce moment-là, ça pouvait gueuler. »

Si la pluralité de JauneOrange fait sa force à certains niveaux, Yannick regrette parfois ne pas pouvoir aller au bout des choses pour chaque pôle. « On est toujours un peu coincé·es, dit-il. Comme on n'est pas qu'un label, on doit dire non à certaines opportunités. » Humainement, ça a été difficile avant que l'asbl ne puisse engager. « Comme dans toutes les structures où c'est relativement précaire mais où il y a beaucoup de travail, des rythmes de vie où les gens font des tournées, des soirées, des festivals... À un moment donné, ça fatigue. » Aujourd'hui, Yannick estime que la structure a trouvé son équilibre et que tout le monde s'y sent à sa place. En revanche, il reconnaît que ce type d'organisation sans patron ni objectif clair au mois ou à l'année, ce n'est pas pour tout le monde : « Si on n'a pas un caractère où on sait se gérer soi-même, on peut vite avoir l'impression d'être perdu. Il faut savoir se structurer soi-même, vu que la structure n'est pas là. »

Toutes ces faiblesses peuvent réellement miner un collectif – on ne compte pas les projets éteints pour des raisons financières, d'épuisement ou de problèmes internes. Tashattot traverse d'ailleurs une période de questionnement. « Les difficultés que nous traversons dans nos vies affectent le collectif, dit Rami. On ne veut pas arrêter mais en même temps, c'est difficile pour nous trois. Donc on réfléchit et on prend de la distance avant de revenir et de partager nos réflexions sur comment continuer. Ce n'est pas une décision facile. »

Décryptage

Quand les flexi-jobs entrent en scène



TEXTE : JULIEN WINKEL

Depuis 2023, le spectacle peut recourir aux flexi-jobs, sauf pour les fonctions artistiques, artistico-techniques et de soutien artistique. Une ouverture encore limitée dans les faits mais qui inquiète une partie du secteur : précarisation, sécurité, concurrence entre statuts... et surtout une frontière parfois difficile à tracer entre travail purement technique et contribution artistique.

Oération portes ouvertes. Le 1^{er} juillet 2026, le système des flexi-jobs a été étendu à l'ensemble des secteurs d'activité professionnelle. Sacré destin pour une mesure qui, à sa naissance fin 2015, était strictement réservée au secteur horeca... Pour rappel, les flexi-jobs sont caractérisés par un contrat de travail qui permet aujourd'hui à une personne déjà occupée au moins à 4/5 temps – ou pensionnée – d'exercer une activité supplémentaire sous un régime social et fiscal avantageux. Pour l'employeur, le coût est allégé par rapport à un contrat classique ; pour le travailleur, la rémunération est en grande partie exonérée d'impôt. Mais au fil des années, toute une série de secteurs sont devenus éligibles au système, en plus de l'horeca. Parmi ceux-ci, on retrouve les commerces et grandes surfaces en 2018. Puis les garages, l'agriculture, l'immobilier ou une partie de l'événementiel en 2024. Jusqu'au basculement de juillet 2026 : désormais, tous les secteurs sont ouverts, sauf exclusions.

Et la culture dans tout ça ? En 2023, les flexi-jobs font leur entrée dans les cinémas et le spectacle. Mais avec une exclusion de taille. Les fonctions artistiques, artistico-techniques et de soutien artistique, soit celles qui pourraient permettre à leur prestataire de bénéficier d'une attestation de travailleur-euse des arts (l'ancien statut d'artiste) restent exclues. Pour les techniciens, tout se joue donc dans la nature de la tâche. Une intervention purement technique peut relever du flexi-job. Mais si elle est indispensable au résultat artistique, le flexi-job n'est plus permis.

Est-ce à dire que tout va bien ? Non. Parce que le système des flexi-jobs traîne derrière lui une sale réputation : dumping social, manque à gagner pour le financement de la sécurité sociale dû au peu de cotisations payées... Et puis surtout, on se rend compte qu'un enjeu n'a pas été envisagé par le législateur. Il existe certes une liste des fonctions potentiellement considérées comme artistiques, artistico-techniques ou de soutien artistique. Mais celle-ci est indicative. Tout s'apprécie donc au cas par cas, selon un processus qui, pour les flexi-jobs, n'a visiblement pas vraiment été pensé...

La boîte de Pandore ?

« Un geste politique. » Marc Scius est coordinateur national Culture à la CSC. Et pour lui, élargir le système au spectacle, à la culture, n'était pas nécessaire. « Il existe déjà un grand nombre de façons flexibles d'y travailler : en freelance, en intérim, en passant par un bureau social d'artiste », explique-t-il. Avant de souligner le « gros souci » que ferait peser cet usage sur la sécurité. Pour le syndicaliste, voir arriver des techniciens flexi-jobeurs sur une scène de festival ne serait pas des plus « safe ». Une opinion que l'on retrouve également du côté de l'ATPS (Association de Technicien-nés Professionnel-les du Spectacle) qui s'est fendue en avril 2026 d'une note détaillant les nombreux enjeux que le système charrie, en plus de la sécurité. Substitution structurelle à l'emploi durable, érosion progressive des métiers techniques, distorsion du marché, notamment pour les freelances, la liste est longue. « Nous avons peur que cela ouvre une boîte de Pandore, même si pour les techniciens il est encore trop tôt pour se prononcer », explique Michaël De Clercq, administrateur de l'ATPS.

À l'heure actuelle, on semble en effet loin d'un raz-de-marée de techniciens ou autres « stagehands » déferlant sur les flexi-jobs. Pour le premier trimestre 2026, les chiffres de l'ONSS font état de 901 flexi-jobs dans le secteur de l'événementiel et de 975 en sport et culture, sans que l'on sache si l'on parle ici de technicien-nés ou d'autres fonctions. Car il n'y a pas que les techniciens à officier dans les salles de concerts ou les festivals. Bar, accueil, ticketing : ces fonctions existent aussi et semblent parfois passer par les flexi-jobs. « Pour des postes administratifs pour lesquels il n'est pas ou peu possible de proposer un contrat de travail classique, les flexi-jobs sont intéressants », explique David Dehard, directeur de Court-Circuit, la Fédération de lieux de musiques actuelles, d'organisation de concerts et de festivals en Wallonie et à Bruxelles.

Pour le reste, David Dehard fait remarquer qu'il n'a pas encore entendu parler de technicien-nés qui auraient été employé-es via des flexi-jobs dans le monde des concerts. Quelques coups de sonde

effectués par Larsen auprès de certains opérateurs confirment cette tendance. Du côté des Francofolies, Yoann Frédéric, directeur, confirme que le festival ne fait pas appel à des flexi-jobeurs pour des fonctions techniques. « Et je serais curieux de constater que des boîtes de techniciens décident de le faire, explique-t-il. On se situe sur des carrières et des profils pointus, qui s'inscrivent dans la durée. J' imagine mal qu'on puisse les remplacer par des gens mi-précaires avec qui on les mettrait en concurrence. Technicien, c'est de plus déjà un métier compliqué, avec beaucoup d'heures. Ce serait dur de le voir confronté à des flexi-jobeurs... » Même son de cloche du côté du LaSemo où Samuel Chappel, son directeur, affirme que le festival ne s'est jamais penché sur le système, notamment par crainte d'une précarisation de la fonction.

Michaël De Clercq – Administrateur de l'ATPS

« Nous espérons que l'on ne finira pas par être tenté de considérer que chaque travail d'un technicien est purement technique, pas artistique, histoire de faciliter le recours aux flexi-jobs... »

Reste que des zones grises existent. Marc Scius évoque ainsi la possibilité de voir une personne engagée pour une fonction via un flexi-job et qui finirait par en remplir une toute autre, qu'elle soit technique, ou artistico-technique... Une autre « menace » pour les techniciens pourrait aussi venir de techniciens à la retraite qui décideraient d'arrondir leurs fins de mois en passant par les flexi-jobs. Aux Francofolies, Yoann Frédéric songe d'ailleurs à engager un régisseur pensionné pour un petit lieu que le festival souhaite reprendre à l'année pour des événements. « Il faudrait voir si un flexi-job est possible dans ce cadre », réfléchit-il.

Et puis il y a un dernier enjeu, oublié semble-t-il du législateur. Dans le cadre de l'octroi de l'attestation de travailleur-euse des arts, déterminer si tel ou tel travail peut être caractérisé comme fonction artistique, artistico-technique ou de soutien artistique revient à la Commission du travail des arts. Chaque cas est unique et donc laissé à son appréciation. Mais pour les flexi-jobs, par contre, ce n'est pas le cas. Résultat, c'est au SPF Sécurité sociale et à son service de soutien à la Commission de le faire par défaut. « L'ONSS nous renvoie la question chaque fois qu'elle a un doute. Et nous essayons de décider au mieux sur la base de la jurisprudence de la Commission », explique Perrine Nisol, responsable d'équipe au SPF Sécurité sociale. Une faille qui pourrait créer des problèmes ? Pourrait-on voir, au cas par cas, des fonctions identiques être éligibles aux flexi-jobs ou pas ? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est que Perrine Nisol affirme que les demandes de l'ONSS sont « très marginales et ont jusqu'ici concerné une dizaine de cas ». En 2027, une évaluation du travail de la Commission est prévue. Ce sera l'occasion pour le SPF de signaler le problème et au Gouvernement fédéral de voir si c'est à la Commission du travail des arts de faire le boulot. Reste que du côté de l'Association de Technicien-ne-s Professionnel-le-s du Spectacle, toute cette situation crée de l'angoisse. « Avec le manque de moyens et la précarisation rampante du secteur culturel, nous espérons que l'on ne finira pas par être tenté de considérer que chaque travail d'un technicien est purement technique, pas artistique, histoire de faciliter le recours aux flexi-jobs... », conclut Michaël De Clercq.

JAM Sonor powered by Volta

Partenaires particuliers

TEXTE : JULIEN BROQUET

JAM Hotels et Volta ouvrent à Bruxelles un pôle musical dans les anciennes brasseries Belle-Vue qui ont accueilli le MIMA. Zoom sur JAM Sonor et un inspirant partenariat.

Molenbeek. Bord de canal. 41 Quai du Hainaut. À tous les étages, du monde s'active. Les lieux sont en effervescence. En ce vendredi 2 octobre, c'est jour d'ouverture pour JAM Sonor. « Quand on a acheté, il y avait encore les tonneaux, les énormes foudres de la Kriek qui fermentaient ici. C'était fabuleux », s'emballe Jean-Paul Pütz, CEO du Nelson Group, propriétaire du bâtiment. L'ancienne brasserie Belle-Vue a abrité pendant quelques années le MIMA, un musée consacré aux arts urbains et aux nouvelles cultures contemporaines, et accueillera désormais un centre musical polyvalent. Soit quatre étages, deux salles de concerts, des espaces de résidence et d'exposition et même un rooftop pour les DJs...

JAM Sonor est l'association de JAM Hotels, opérateur privé lié au Nelson Group, et du Volta, une structure associative qui accompagne les musiciens émergents. « Quand le MIMA a fermé ses portes, j'ai approché Jean-Paul et on s'est rencontrés pour la première fois en octobre 2024, se souvient Arne Huysmans, le fondateur et coordinateur général du Volta. Au Volta, on a tout le temps trouvé des partenariats et des endroits où s'installer. Mais nous voulons construire notre histoire d'une manière durable dans un endroit qui a un futur sur un plus long terme. Quand tu occupes des lieux un peu trop temporaires, tu ne fais pas de grands investissements et d'ailleurs tu n'obtiens pas de prêt des banques correspondant à tes ambitions. On a déjà un très

bon niveau en termes d'infrastructures, de technique, de lumière, de son sur l'ancien site Delhaize. Mais on continue de vouloir grandir dans ce domaine. On est venus plusieurs fois ici. Ils sont venus trois ou quatre fois chez nous. Et on a discuté. »

Le Nelson Group est un acteur relativement singulier dans le secteur immobilier. « On est devenu beaucoup plus hôtelier qu'immobilier, fait remarquer Jean-Paul Pütz. Nous sommes maintenant des hôteliers qui détiennent des murs. » Le groupe possède des établissements à Bruxelles, Lisbonne, Anvers, Gand, Porto et attendait au moment d'écrire ces lignes un permis pour Marseille. « On a acheté un super vieux bâtiment dans un quartier bien pourri de la cité phocéenne. On essaie de toujours acheter dans des coins un peu off. Parce que ça colle avec notre identité. La philosophie de JAM, c'est d'avoir une hôtellerie payable, funny, design, décomplexée. Quelque chose de drôle pour un bon prix. Durable et économique. Durable et écologique. »

Mais JAM se considère aussi comme un acteur culturel et social. « On fait vivre la ville. Et quand on ramène des gens de l'étranger pour découvrir Bruxelles, il faut qu'ils aient quelque chose à bouffer. Surtout par les temps qui courent où les pouvoirs publics sont totalement démissionnaires. Le secteur culturel est exsangue. »

Les deux hommes et leurs structures respectives semblaient faits pour se rencontrer. « JAM Hotels est devenu un ambassadeur culturel,



© ANWYN HOWARTH



© ANWYN HOWARTH

reprend Arne. C'est dans sa philosophie. Une philosophie de la durabilité, avec tout ce qu'ils font, comment ils construisent, les produits qu'ils choisissent. Et une philosophie de l'ouverture. JAM veut offrir à sa clientèle davantage qu'un hôtel et un endroit où dormir. Il veut que ce soit une expérience culturelle. Tu vois d'ailleurs directement dans leurs établissements qu'ils accordent beaucoup d'attention aux œuvres d'art, au design intérieur, à la musique... Tout est fait par des spécialistes, par des créateurs. Ils portent vraiment la culture dans leur ADN. Et c'est évidemment là où on se retrouve. »

« Je me suis demandé ce qu'était notre ADN. Et ce sont les gens qui découvrent la ville, reprend Jean-Paul Pütz. La musique électro en Belgique, et la musique tout court, sont quand même extrêmement puissantes. On a quelques-uns des plus grands festivals au monde. Et quand les gens viennent à Bruxelles, c'est probablement aussi pour son métissage. »

C'est un peu comme si un bras en plus venait de pousser sur le corps du Volta. « On a déjà beaucoup d'espace pour le développement à LionCity. Tout reste là-bas. Mais il y a beaucoup plus de possibilités ici au niveau de la présentation. Ici, on est au cœur de la ville. C'est difficile d'être aussi près du centre avec un lieu comme celui-là... »

Celenges, Blowsom, Sports, Glass Museum... Une vingtaine d'événements sont programmés pour l'automne. JAM Sonor abritera surtout des concerts. En mettant l'accent sur l'émergence, le

développement et la diversité. Des artistes qui représentent la ville et ses nombreuses communautés. Il a ainsi récemment accueilli Jérémy Ragheb. Un musicien bruxellois qui joue du khaen, un instrument traditionnel venu du Laos et de Thaïlande, et est devenu une star sur Instagram avec 200.000 followers. Mais les lieux entendent également accueillir des artistes étrangers, des résidences de longue durée, des ateliers, des débats, des conférences et des expositions. Celle, photo, de Yaqine Hamzaoui est ouverte jusqu'à la mi-décembre. Le concours Du F. dans le texte y déposera ses demi-finalistes en janvier. Mais encore, projections de films, web radio ? « Il y a énormément de possibilités. Mais on va voir dans le temps. Parce qu'on veut grandir en fonction des besoins des gens ici à Bruxelles. »

Jean-Paul Pütz conclut. « Nous mettons le bâtiment à disposition. Nous assurons les frais de fonctionnement et rémunérons Volta pour sa consultance. Et nous conservons les recettes de bar et de billetterie. C'est comme si c'était une grosse campagne de branding. Et c'est donner aussi du sens à ce qu'on fait. Quelle est la logique économique ? Si je veux de la logique économique, je ne fais pas ça. Il n'y a pas de logique économique. On va perdre de l'argent. C'est quasiment une certitude. Tout ce que je veux, c'est qu'on soit plus ou moins à l'équilibre. Et si on perd un peu de fric, je considérerai que c'est du budget marketing. »

Disquaires : le grand écart entre nostalgie spéculative et résistance culturelle



Comme Bouli Lannors, soutiens ton disquaire!

TEXTE : DIDIER STIERS

En septembre, La Boîte à Musique, véritable institution bruxelloise, se voyait contrainte de mettre la clé sous le paillason, victime de la dématérialisation des supports et de la hausse continue des loyers. Certes, l'enseigne vit encore sur le Net, mais ce rideau baissé amène une question : comment font les disquaires pour vivre, voire survivre, face au streaming triomphant et aux algorithmes rois ?

Pour les grands noms de la distribution, le disque noir est devenu une manne financière. À la Fnac, le rayon “vinyles” a colonisé l’espace autrefois réservé aux CD. Certes, ce marché, où ils sont un produit d’appel, se heurte à un écueil : l’inflation. La saturation des usines de pressage en Europe et la hausse du coût des matières premières ont fait grimper les prix. Le prix d’un disque neuf frôle ou dépasse désormais régulièrement la barre des 35 à 40 euros. Mais cette tarification haut de gamme, même si elle transforme la musique physique en un loisir élitiste, permet à ces enseignes de stabiliser leurs marges bénéficiaires.

À l’autre bout de la chaîne, les artisans du sillon encaissent plus de coups que de sous. Oui, qu’on passe dans la capitale devant la vitrine de Caroline Music ou à Liège devant celle de Lost in Sound, on le voit, les bacs débordent et les platines tournent. Mais là-derrière, la réalité économique est polarisée. Si les grands distributeurs et les disquaires indépendants naviguent dans les mêmes eaux, ils ne sont pas embarqués dans le même bateau.

Fabrice Marotta, le “boss” de Lost in Sound, témoigne de cette asphyxie des marges sur le neuf. Ce disquaire indépendant passionné a fait ses armes à Bruxelles, travaillant pendant dix ans au Collector, une institution de la seconde main. C’est là qu’il a développé une expertise pointue dans le vinyle d’occasion et affiné ses connaissances lors de voyages d’approvisionnement aux États-Unis. Désireux d’ouvrir son propre magasin mais freiné par les coûts prohibitifs des pas-de-porte dans la capitale, il s’est installé “en province” en 2017, séduit par la ferveur culturelle de la Cité ardente. Son constat sur l’évolution du marché du neuf est sans appel : « *Quand j’ai ouvert le shop, des classiques que j’achetais 10 euros se vendaient 20 euros. Les gens venaient avec un billet de 50 euros et s’achetaient deux ou trois disques. Aujourd’hui, un vinyle neuf coûte 25 euros au prix d’achat et il faut le revendre 40 euros. Les gens n’ont toujours que le même billet de 50 euros : ils ne repartent qu’avec un seul disque et ma marge n’est plus que de 5, 6 ou 7 euros. Sur les nouveautés, il n’y a pas beaucoup de marge sur un vinyle neuf* ».

Spécialisation et ancrage local

Pour saisir la métamorphose du métier, on peut se pencher sur l’histoire de Caroline Music. Aujourd’hui établie sur le boulevard Anspach, face à l’Ancienne Belgique, l’enseigne a connu un parcours sinueux. En octobre 2012, après trente-et-un ans passés au Passage Saint-Honoré, le magasin ferme en raison de loyers doublés par la rénovation de la galerie. André “Dédé” Tart, gérant historique, décide alors de fusionner avec le magasin Goupil-ophone pour renaître sur le grand boulevard, marier son expertise du CD neuf au stock de vinyles d’occasion du second, et bénéficier du flux de passants. Ce sauvetage contraste avec “l’âge d’or” de Caroline, de la fin des années 70 jusqu’aux années 90. Durant cette période florissante, des succursales fonctionnaient à Liège, Namur, Wavre et Lille. Mais l’arrivée des géants et la crise des années 2000 ont étouffé ce modèle extensif, forçant la fermeture des antennes wallonnes. Aujourd’hui, le modèle du disquaire “généraliste” à succursales est impossible à tenir pour un indépendant.

En Fédération Wallonie-Bruxelles, face aux multinationales, les disquaires indépendants se tournent vers le marché de l’occasion pour assurer leur viabilité économique. La seconde main est le poumon financier du secteur. Acheter des lots auprès de particuliers permet de court-circuiter la distribution “officielle” et d’attirer les “diggers”, ces collectionneurs acharnés à la recherche de la perle rare. Pour Fabrice Marotta, dénicher de l’occasion est un moteur absolu. « *Je n’aime pas non plus cette évolution qui fait que les disques finissent par être chers. C’est le marché de l’occasion qui arrive à faire en sorte que tu puisses dégager une marge plus importante... On peut encore proposer un disque d’un bon groupe à un jeune gars pour 15 euros.* »

Au-delà de l’aspect comptable, ces disquaires se transforment en tiers-lieux culturels. On n’y vient plus seulement pour acheter une plaque mais pour y chercher une expérience humaine, loin de

la froideur des algorithmes. Chez Lost in Sound, la dimension communautaire supplante le simple acte commercial : « *Nous sommes une structure où je suis tout seul avec ma femme. À Bruxelles, les clients sont le plus souvent des touristes que tu ne vois qu’une fois. Ici, je connais 95% de mes acheteurs. S’ils viennent deux fois, la fois d’après, on a brisé la glace et on parle ensemble. On a gardé vraiment ce côté humain qui est la richesse du métier : avoir encore cette relation, sur des découvertes, le côté prescripteur...* ».

Cette hybridation des espaces se décline de multiples manières. À Bruxelles, l’expérience récente de Capitane Records (à la fois label, studio et boutique) pousse cette logique plus loin. Conçu comme un écosystème intégré, l’établissement ne se contente pas de vendre : il produit, distribue, propose des écoutes intimistes et sert de point de ralliement pour les artistes locaux, réinventant le commerce de proximité.

Fabrice Marotta – Lost in Sound

« C’est le marché de l’occasion qui arrive à faire en sorte que tu puisses dégager une marge plus importante... »

Une absence de filot politique

Pourtant, cette “résistance” ne doit pas masquer une fragilité structurelle. En Wallonie, estime Fabrice Marotta, on compte désormais moins de dix disquaires indépendants proposant encore du disque neuf. Mais surtout, contrairement aux secteurs du livre ou du cinéma, le commerce de détail de la musique ne bénéficie d’aucune aide directe de la part du politique. Si la Direction des Musiques de la FWB et Wallonie-Bruxelles Musiques (WBM) soutiennent la création, les festivals et la diffusion live, les boutiques indépendantes en bout de chaîne restent soumises aux dures lois du marché.

« *Ça, c’est un problème. On n’a pas été défendus à l’époque, ni par les maisons de disques, ni par les institutions.* » Pour les disquaires, l’absence de statuts protecteurs est une anomalie. En librairie, la législation sur le prix unique du livre protège les petits commerces. Et chez les disquaires, le droit de retour sur les invendus n’existe pas : chaque commande est un achat ferme qui met en péril le “cash-flow”.

L’appel aux politiques est donc pressant, comme le souligne le gérant de Lost in Sound : « *S’ils avaient déjà ramené la TVA à 6%, comme pour les livres, ça fait quand même 15% de différence, c’est énorme sur un disque. Ça reste aussi de la culture, non ? Mais on n’est pas protégés du tout, ni par les politiques, ni par l’industrie musicale. Nous aurions dû avoir un syndicat du disque fort pour obtenir l’instauration d’un prix unique du vinyle neuf et nous défendre contre les algorithmes et les multinationales* ».

Choix de société

Dès lors, pour le consommateur, pousser la porte d’un disquaire de quartier plutôt que de commander en ligne sur les plateformes dépasse le simple concept de l’achat impulsif. C’est une démarche éthique, un choix de société, un geste pour la préservation des passeurs culturels essentiels.

Face à la dématérialisation galopante qui menace aussi les graphistes, les studios d’enregistrement traditionnels et l’essence même de l’échange humain, le disquaire indépendant fait figure de dernier rempart. Un métier d’irréductibles où la véritable marge ne se calcule pas en euros, mais en qualité de vie. « *C’est un autre monde, conclut Fabrice Marotta. J’ai parfois l’impression d’être le dernier des Mohicans. Mais en même temps, je m’y retrouve. Un bon disque, je me fais un café, je regarde si je peux commander une perle pour un client... Ça fait vivre la communauté.* »

180° Les convictions au-delà des chansons



© INDIA LANGE

Noé Preszow en a profité pour prendre la parole lors de sa prestation à l'occasion de la Fête de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

TEXTE : LOUISE HERMANT

Prise de parole sur scène, soutien à des associations, projets parallèles, choix professionnels... En dehors de la chanson militante, l'engagement prend des formes de plus en plus multiples pour les artistes. Les revendications politiques ne se trouvent plus uniquement dans le contenu d'une œuvre, mais aussi dans tout ce qui l'entoure.

Antifasciste. Précarité. Exilés. Sans-papiers. Gaza. En quelques mots, Noé Preszow a rompu avec le ton convenu du rendez-vous de la Fête de la Fédération Wallonie-Bruxelles, organisé en septembre sur la Grand-Place de Bruxelles devant 6.000 personnes et retransmis en direct sur la RTBF. Venu présenter son nouveau single *Y'a Un Monde*, le Bruxellois a profité de cette tribune pour venir défendre les enseignant-es, les étudiant-es, les artistes, les réfugié-es, les sans-voix.

Dans le public, quelques poings se lèvent, des mains applaudissent. En coulisses, quelques regards étonnés, voire embêtés. Cette prise de parole surprise a pris de court les équipes et les spectateur-rices. Malgré le risque de compromettre ses futures invitations à ce type d'événements, Noé Preszow a tenu à utiliser cette scène pour provoquer un sursaut politique et lancer un appel à se dresser contre l'extrême droite. Un message qui fait directement écho à sa chanson, qui évoque déjà les espoirs d'une jeunesse antifasciste et anticapitaliste cherchant d'autres réalités à fantasmer. *« C'était ce qu'on appelle sans doute un cri du cœur. Des moments comme ça sont des instants rares de liberté. »*

Une liberté qu'il confie avoir voulu saisir, quitte à dépasser une certaine pudeur qu'il conserve habituellement quand il prend la parole en dehors de ses propres concerts, face à son public. Parce qu'il y a urgence, face à la montée de l'extrême droite partout en Europe et en Belgique, de trouver des manières de résister. *« Je crois que j'ai été poussé par cette urgence, mais elle caractérise de toute façon ma musique et mes concerts. Là, c'est comme si j'avais ouvert un nouveau tiroir dans mon engagement : ce ne sont plus seulement les chansons, ce ne sont plus seulement les concerts, c'est dès qu'on me donne la parole, en fait. Sans en faire une obligation ou une injonction envers moi-même, mais en me disant : "quand je le sens, dès que j'ai la parole, on y va". »*

S'exprimer (aussi) autrement

Dans sa musique, le Bruxellois n'a jamais caché son engagement politique. Il y aborde frontalement des sujets de société comme la guerre en Ukraine, la question juive, l'exil, les violences policières. Dans son nouvel album, *Ici Noé*, à paraître le 20 novembre, Noé Preszow s'empare de la droitisation de la Belgique et de la cause palestinienne. Pour lui, il est important que ses convictions passent à travers ses chansons. Pour autant, elles peuvent aussi s'exprimer autrement. À travers des lectures, avec le comédien David Murgia, du livre *Je vous écris de Gaza sous les bombes* d'Hossam Al-Madhoun ; en se joignant au festival européen des chorales LGBTQI+ ; en chantant dans des manifestations ou encore en refusant un contrat d'édition littéraire avec une maison d'édition aux valeurs différentes des siennes.

Les espaces d'expression se modifient, s'élargissent, évoluent. L'engagement des artistes ne passe plus nécessairement, ni exclusivement, par leurs chansons. Pendant longtemps, ces chansons manifestes permettaient de rapporter une parole politique, de formuler des convictions, de transmettre un message au public avec la particularité d'être faciles à mémoriser, de pouvoir être reprises en chœur. Les canaux de communication se sont depuis multipliés : les artistes peuvent se mobiliser comme ils le souhaitent, quand ils le souhaitent, dans le format qui leur semble le plus pertinent et adéquat. Le message politique peut désormais circuler de manière indépendante de l'œuvre. Pour autant, Noé Preszow continue de faire de sa musique un lieu privilégié pour faire connaître ses préoccupations politiques. *« Une chanson peut durer quelques minutes, on peut y mettre tout ce qu'on veut, glisse-t-il. Ça se siffle, ça se partage, ça se chante. Toutes les chansons ne sont pas claires et nettes avec un sujet principal, il peut y avoir des allusions, mais pour moi c'est important que chaque album raconte l'époque au détour de l'une ou l'autre chanson. »*

Un sentiment partagé par sura sol, ancienne membre du groupe Las Lloronas, qui s'est lancée en solo. Dans son premier album, elle s'emparait de la question de l'avortement. Dans son dernier disque, *i will be dead*, publié en janvier 2026, elle évoque, entre autres, le

génocide à Gaza avec la chanson *Kiss On Your Forehead*, qui peut aussi « s'élargir à tout contexte de violence, de guerre, de génocide, d'oppression ». *« Il y a des choses qui ont besoin d'être dites. D'autres qui ont besoin d'être mises en musique. Ce sont des canaux de compréhension différents. »*

Pour sura sol, la portée politique de la musique ne tient pas uniquement aux sujets qu'elle aborde ou aux messages qu'elle formule. Elle réside aussi dans sa capacité à faire ressentir, à créer du lien et à ouvrir des espaces de réflexion qui échappent au seul discours rationnel. *« Dans le livre Pleasure Activism, Adrienne Maree Brown montre comment le capitalisme, centré sur le travail, la productivité et la compétition, nous désincarne de ces espaces de connexion et de résonance entre humains. Pourtant, quand on chante ensemble, qu'on s'écoute vraiment, quelque chose se passe : on retrouve une forme de lien qui peut aussi nous amener à remettre en question ce qu'on accepte dans nos vies. »*

La musicienne se perçoit ainsi comme une « activiste de la tendresse ». Mais cette douceur n'exclut pas la confrontation avec les violences du monde. *« Les artistes ont toujours eu un rôle de miroir de la société. Donc, dans une société qui va mal, où il y a des dépressions, des suicides en hausse, des écoles inadaptées aux enfants, des systèmes éducatifs en révolution, ça me ferait bizarre de pas faire miroir à ça. Surtout quand on a le privilège d'avoir des centaines, des milliers de gens qui nous écoutent pendant une à deux heures en concert. »*

Noé Preszow

« Pour moi c'est important que chaque album raconte l'époque au détour de l'une ou l'autre chanson. »

Ropolitiser la pratique musicale

D'autres artistes choisissent, au contraire, de ne pas aborder directement les questions politiques dans leur répertoire, sans pour autant renoncer à prendre position. L'engagement peut alors passer par leurs collaborations, leurs choix artistiques ou professionnels ou par des publications sur les réseaux sociaux. Mado, Lovelace et le groupe Colt ont, par exemple, signé une lettre ouverte dénonçant la présence d'Amir, soupçonné de soutenir l'armée israélienne, aux Francolies de Spa de 2025, où ils étaient aussi programmés. White Corbeau réalise, lui, une mini-série d'animation engagée et afrocentrée *« qui parle des réalités des Afro-descendants sans filtre ni détour »*, *Indépendance Tchatcha*. Des prises de position que l'on ne retrouve peut-être pas de manière aussi explicite dans leur musique mais qui témoignent d'une autre façon de faire entrer l'engagement dans leur parcours artistique.

Dans son projet solo, Julie Rains n'affiche pas non plus ses convictions de manière frontale, comme c'était davantage le cas avec Juicy. *« Je ne fais pas de la musique pour que ce soit une revendication politique. Il y a des choses qui me touchent, des choses auxquelles je crois, des choses dans lesquelles je m'engage et il y a la musique que je fais, assure la Bruxelloise qui va présenter un remix de son premier EP Lentement le 13 novembre. Ce ne sont pas pour autant des choses séparées, mais je ne vais pas écrire de la musique pour partager mes revendications. Elles passent plutôt à travers la personne que je suis, comment j'en parle, ce que je raconte en interview. Dans ma musique, il y a aussi peu de textes. Et je crois qu'il existe mille manières autres que le texte pour partager ce que l'on pense. »*

Elle s'apprête notamment à le faire le 10 décembre prochain au Senghor (Bruxelles), dans le cadre d'un projet parallèle. Avec Sasha Vovk, sa comparse de Juicy, elle participe au spectacle *La Terre nous est étroite*, créé en 2023 par Jean-Marie Rens à partir des poèmes de l'écrivain palestinien Mahmoud Darwich. Une œuvre politique qui évoque l'exil et le déracinement. En dehors de la scène, Julie Rens



Julie Rens/Rains : « L'engagement n'est pas toujours ce qu'on dit dans le texte. »

dirige aussi la chorale du Comité des femmes sans papiers et vit depuis sept mois dans une occupation bruxelloise avec 70 femmes et 20 enfants, où elle a déjà organisé des concerts. Une manière, pour elle, de retrouver du sens dans son métier et de re-politiser sa pratique musicale.

ECHT!, invité justement sur le remix de l'EP de Julie Rains, est, lui, un groupe instrumental. Comment, dès lors, pouvoir faire passer des messages sans avoir de mots à chanter ? Pour eux, cela passe notamment à travers la présence du drapeau palestinien à leurs côtés pendant les concerts. Un geste trop "simple" ? « Avoir un drapeau de la Palestine sur scène, ça veut dire "voilà où je me situe" et une manière de rappeler ce qui est en train de se passer, assure Julie Rens. C'est un geste suffisant pour moi. L'engagement n'est pas toujours ce que l'on dit dans le texte. Pour moi, ça ne se joue pas là. Ça se joue sur la façon dont on utilise l'espace et nos voix. »

Donner la parole aux personnes concernées

Sa voix, Youssef Swatt's ne cesse de l'utiliser depuis le début de sa carrière, avec une visibilité amplifiée depuis sa victoire dans Nouvelle École. Le rappeur a notamment participé à une mission de la Flottille de la Liberté pour briser le blocus de Gaza, rejoint une campagne en faveur du droit de manifester, défendu l'accès à la culture pour les jeunes des quartiers populaires, profité du direct de la Fête de la Musique sur France 2 pour exprimer son soutien aux peuples opprimés de Palestine, du Congo, du Soudan et du Yémen ainsi qu'aux sans-papiers. Depuis début octobre, il soutient de façon active la mobilisation lycéenne en France et en Belgique.

Si la chanson engagée semble aujourd'hui moins occuper le devant de la scène dans la pop, la variété et les autres projets plus grand public, elle reste encore bien présente dans certains milieux. Notamment dans le rap, comme en témoigne le travail de Youssef Swatt's. Elle continue aussi de bouillonner dans des scènes plus alternatives, qui se revendiquent féministes, queer, antiracistes, anticapitalistes et décoloniales. Comme au sein du collectif Gender Panik, où cheapjewels ou le talu écrivent des textes incisifs et frontaux. Achille et Tmoin, Z&T ou chose défendent aussi des projets ouvertement militants.

Dans une époque où tout sujet devient sensible, où toute prise de position peut susciter la controverse, certains artistes peuvent hésiter à s'exprimer, par peur de se tromper ou par manque de connaissances sur un sujet précis. Pour Julie Rens, cette justification ne doit pas empêcher d'agir. Il est toujours possible de laisser la parole aux personnes concernées. « Il est nécessaire de prendre conscience qu'on a une voix. Et que si on ne sait pas quoi dire, si ça nous dépasse,

si on ne connaît pas le sujet, on peut toujours relayer des choses. C'est déjà ça », glisse-t-elle. Pour la musicienne, avoir un public, une communauté sur les réseaux sociaux ou faire des concerts est un privilège immense. « Il faut l'utiliser de manière concrète. » Elle cite l'exemple du collectif Oeil au beurre noir, fondé par deux étudiantes militantes françaises, qui ont pu prendre la parole en amont d'un concert de Theodora pour évoquer les violences policières.

Youssef Swatt's, aussi, a déjà invité des associations comme SOS Méditerranée avant ses concerts. Pour le Tournaisien, cet engagement s'inscrit dans une conception plus large de son métier. « On est toujours là pour donner de la voix à celles et ceux qui n'en ont pas, à celles et ceux qui en ont peu », assurait-il auprès de la RTBF. Son rôle d'artiste, c'est « donner une résonance à des choses qui me tiennent à cœur en tant qu'être humain et en tant qu'artiste, mais surtout en tant qu'être humain, et puis, de pouvoir relayer, donner la parole ».

Encore et toujours défendre la culture

Au-delà de l'engagement dans les luttes externes, les artistes ont aussi une responsabilité envers leur propre secteur. « Il y a plein de choses qui ne vont pas dans l'industrie musicale. À un moment, il faut qu'on analyse ça d'une manière un peu plus politique et systémique et ne pas juste regarder les effets néfastes sur nos statuts d'artistes ou nos conditions de travail. » Cela implique notamment de mutualiser les ressources, de partager des connaissances et des contacts, de réduire les intermédiaires entre les artistes et le public, de rester attentif aux lieux où l'on se produit ou de refuser des cachets insuffisants. « Il faut créer de nouveaux outils. Mais pour ça, il faut se mettre ensemble et réfléchir de façon collective. Pour n'importe quel désir de changement et ambition d'autres horizons, il faut surtout avoir de l'imaginaire. »

En France, le collectif Cultures Futures, lancé en juin dernier, rassemble artistes, technicien·nes, salles de concert et festivals. Son objectif : défendre la liberté de création face aux menaces de l'extrême droite, à la concentration industrielle, aux tensions politiques et aux risques de coupes budgétaires. Dans une tribune signée par plus de 300 artistes, dont Noé Preszow, Cultures Futures alerte sur les risques d'une criminalisation de certaines scènes musicales, d'une hiérarchisation raciste des musiques et d'une suppression des aides aux artistes portant des discours progressistes. Des menaces qui rappellent, une fois de plus, que les espaces culturels ne sont pas acquis. Au moment où les libertés artistiques sont fragilisées, les défendre revient aussi à préserver des lieux où d'autres récits peuvent émerger et où la contestation reste possible.



© AMAL BENTAMRY KAÏNA BOURAOUI

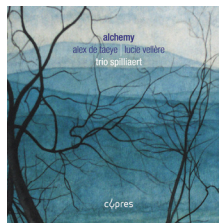
cheapjewels

i<3 PUNTA CANA

g2n

« Ce qui m'aide à tenir dans la vie, c'est les gens que j'aime et le fait de s'inventer des histoires ensemble. Même si elles paraissent complètement absurdes et nulles. » Quand elle a commencé le rap, cheapjewels était « à fond dans le délire strass et paillettes ; on volait plein de bijoux de merde ! ». D'où son nom d'artiste "bijouxpaschers". Dans son nouvel album *i<3 PUNTA CANA*, elle raconte l'absurdité du monde capitaliste et le besoin de rêver d'un ailleurs. L'un des thèmes récurrents de cheapjewels est le deuil et cet album n'y échappe pas. « Je ne fais pas exprès. Je suis là : "bon allez, change de sujet". Mais ça m'obsède. Après, les gens y voient ce qu'ils ont envie d'y voir. »

L'album présente une claire évolution ; des propositions plus radicales avec des sons où elle se détache de l'autotune. « C'est plus distordu, crado, brut et rappé. À des endroits je me permets une espèce d'hyperpop et des chansons plus chantées. » Jul a enregistré des "a capellas" dans sa chambre et ensuite composé avec la productrice Linton – l'album acte leur partenariat. Il contient *JEUNE POUR TJR*, une de leurs premières collaborations, en hommage à un ami décédé, déjà sortie par le collectif g2n sur la mixtape 99% pour la Palestine. « Je la remets dans l'album car j'ai envie qu'elle continue de vivre et de faire des streams pour la Palestine. » Dans *i<3 PUNTA CANA*, tout part de l'écriture. Et si certains thèmes reviennent, Jul écrit plus à la punchline qu'à la thématique – punchlines qui ne sont pas toutes d'elle. « J'ai une note dans mon téléphone avec 1.500 bouts de phrases complètement ridicules – de gens, de trucs que j'ai lus ou de films. Je suis une grosse voleuse ! » Et pas que de bijoux. – **SC**

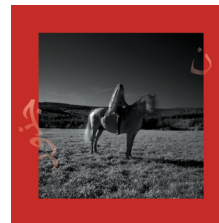


Trio Spilliaert

Alchemy

Cypres

Pour son quatrième album, le Trio Spilliaert – qui s'est donné pour mission de défendre le répertoire belge – poursuit son exploration des compositeurs un peu trop délaissés. *Alchemy* rend ainsi hommage à Alex De Taye (1898–1952) et Lucie Vellère (1896–1966). Le premier, grand prix de Rome, allait devenir directeur du Conservatoire de Mons à 29 ans. La seconde, élève de Joseph Jongen, était... assistante de pharmacie. Réunir dans un même enregistrement leurs trios avec piano, c'était, résume Gauvin de Morant (pianiste), « faire dialoguer deux voix contrastées mais complémentaires de la musique belge du 20^e siècle. Formés dans le même climat culturel, ils incarnent deux visages d'une même époque : l'un, institutionnel et rayonnant, figure reconnue du milieu académique ; l'autre, plus intime, presque clandestin, qui fit de la musique de chambre un refuge de liberté et de sincérité ». On savourera tout particulièrement le Trio d'Alex De Taye, écrit en 1941 et né dans un contexte difficile, mais qui, résume Jean-Samuel Bez (violoniste), « propose un lyrisme maîtrisé, à la fois vigoureux et raffiné ». On ne manquera d'ailleurs pas d'y voir « un héritage post-romantique belge et français avec une rigueur formelle qui rappelle Franck ou Fauré, tout en y injectant une énergie dramatique très personnelle ». Quant au Trio de Lucie Vellère, écrit en 1947, d'une modernité colorée, sa redécouverte combien méritée, conclut Guillaume Lagravière (violoncelle) « rappelle que la création belge s'est nourrie autant de figures officielles que de voix indépendantes comme la sienne ». – **SR**



Nün

Racines (EP)

Nectar MusiQ

Avec *Racines*, Nün transforme la sidération en mouvement. Né du besoin de rompre avec l'impuissance face aux violences et fractures contemporaines, ce premier EP de sept titres refuse l'idée qu'une chanson ne sert à rien. Le duo liégeois-palestinien fait du bruit dans nos casques comme on prend position dans la rue. Ses racines sont politiques, familiales et fantasmées. *Zaïre* ravive les fractures entre les communautés noire et arabe, *The West* attaque le matérialisme occidental, tandis que *Shafiq* célèbre la mémoire musicale palestinienne. Boîtes à rythmes passées dans des pédales de guitare, textures volontairement sales et rencontres spontanées donnent au disque son urgence. Parfois plus manifeste que récit, *Racines* touche juste par son refus de la tétanie. Le duo ne prétend pas changer le monde, mais choisit de ne pas se taire. – **CR**



Manitou

Buddy Beats Muddy

Maniflouz

Où trouver du bonheur dans un monde sous tension ? Trentenaires paumés dans une époque complètement barrée, les cinq gaillards de Manitou cherchent des réponses au cœur de chansons dopées au post-punk et à la nostalgie Britpop. Sans jamais sacrifier son identité à ses inspirations, le groupe bruxellois évoque Fontaines D.C. et Kasabian mais aussi The Vaccines et Cage the Elephant. Entre onomatopées bodybuildées (*Pool Deluxe*) et riffs bien nerveux, le premier album de Manitou s'alarme de la montée du populisme et des extrêmes politiques. Ailleurs, la formation interroge la dictature de l'apparence à l'heure des réseaux sociaux (*GI Joe My Life*) et signe un hymne contestataire, et franchement visionnaire au regard des soulèvements observés un peu partout en Europe (*Break the Uberschensch*). En quête de sens et d'innombrables raisons d'y croire, Manitou s'aménage un espace (ré) créatif ouvert aux pogos, à la liberté d'expression et à de possibles (r)évolutions. – **NA**

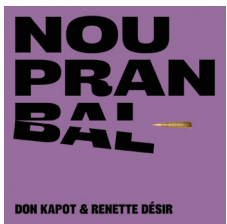


LVDV

Sale Gamin

LVDV Collectives asbl

Après plusieurs projets passés à tester différentes influences, LVDV resserre enfin le cadre. La nonchalance reste au cœur de sa signature mais elle laisse désormais entrer la pop et le rock dans ses productions originellement hip-hop. « *Sur mes projets précédents, je testais beaucoup de choses. Là, je sais que je me suis trouvé musicalement. Je sais ce que je veux et, surtout, ce que je ne veux pas.* » En sept titres et dix-huit minutes, le projet remonte le fil de son adolescence. *L'oiseau noir*, introduction énergique construite autour d'un sample de *Blackbird* des Beatles, ouvre la marche avant de basculer vers la trap. Le morceau-titre transforme ensuite les souvenirs partagés avec ses amis d'enfance en hymne fédérateur, sans camaraderie de façade ou caricature. « *Je n'avais jamais fait un son où je parle de mes potes. Ce n'était pas pour rendre le truc stylé : c'était juste sincère et j'en avais besoin.* » Cette sincérité donne sa cohérence à un disque qui refuse de choisir complètement entre rap, pop et rock. MAJ acte le changement de trajectoire, tandis que l'accrocheur *Los Angeles* en offre la porte d'entrée la plus radiophonique. Mais c'est sur *Flou* que LVDV touche le plus. Très mélancolique, le visuel du morceau a été filmé chez lui, dans cette Famenne qu'il préfère montrer telle qu'il la vit plutôt que d'endosser le cliché du « *rappeur de campagne* ». « *C'est le morceau qui me représente le mieux. C'est clairement moi, sans artifices.* » Sale Gamin est une carte de visite mouvante. LVDV, gagnant du télé-crochet hip-hop Playground, n'abandonne pas le rap : il dessine les contours d'un univers plus vaste dans lequel il veut désormais le faire évoluer. —CR



Don Kapot & Renette Désir

Nou Pran Bal

W.E.R.F. records

En novembre 2024, Renette Désir frôle la mort. La chanteuse haïtienne se trouve à bord d'un avion pris pour cible par un gang armé à l'approche de Port-au-Prince. Des rafales perforent la carlingue. Déroulée vers Saint-Domingue, puis renvoyée à New York, elle atterrit finalement à Bruxelles en mars 2025. « *Elle est devenue réfugiée politique* », résume Giotis Damianidis, bassiste et guitariste de Don Kapot. La rencontre avec le trio bruxellois, initialement prévue pour enregistrer quelques chansons, prend alors une tout autre dimension. *Nou Pran Bal* – traduisez “Nous avons essayé des tirs” – transforme cet épisode en matière créative. Voix de la résilience, Renette Désir raconte l'exil, les menaces et une connexion indéfectible à Haïti. Don Kapot se charge de mettre les paroles de la chanteuse en musique, sans jamais renoncer à son tempérament volcanique. Entre free jazz, afrobeat et pulsations krautrock, les huit morceaux enregistrés sur *Nou Pran Bal* avancent à découvert. Virevoltant, le morceau-titre rejoue l'urgence des tirs dans une transe cuivrée, tandis que la chanson *Kiles nou ye* questionne l'identité d'un peuple malmené par les violences politiques. Deux mondes se rencontrent. « *Nous avons trouvé un terrain de jeu commun à la jonction de nos influences afrobeat et des traditions rythmiques haïtiennes* », explique Giotis Damianidis. Au départ, pourtant, l'entente n'a rien d'automatique : résidences, recherches et longues discussions jalonnent la création d'un disque né à la pointe du consensus. Hymne au dialogue, l'ouvrage transcende les codes de la cohabitation. Un bien de première nécessité dans un monde où le concept de vivre-ensemble n'a plus rien d'une évidence. —NA



Chicos y Mendez

Latidos

Casa Llama

Sur son second disque, David Méndez Yépez, l'auteur-compositeur-interprète derrière Chicos y Mendez, explore le souffle de vie, les battements de cœur qui se traduisent par *Latidos*. L'artiste belgo-péruvien y dévoilent dix titres de pop alternative latine, celle qui avait fait le succès de son premier album de 2019, *Esencias*. Sur des arrangements toujours galvanisants, il chante le beau comme le triste, à la manière traditionnelle sud américaine, récemment mise en lumière par le rappeur portoricain Bad Bunny. *Frágiles y Valientes* aborde les histoires de lutte et de migration du Pérou, *Abrázame* est une ode à la connexion sur fond de crise du Covid, *Cántame tu Historia* invite à regarder les tensions politiques à travers les histoires intimes de ceux qui les éprouvent. Le morceau à la basse remarquable, *Lo que yo te quiero dar*, s'interroge sur le désir d'enfant dans un monde à l'avenir incertain. À travers ces thématiques, David Méndez Yépez – accompagné de ses musiciens et du compositeur Thibault Quinet – invite avec ardeur à la célébration de tout ce qui émeut. —PR

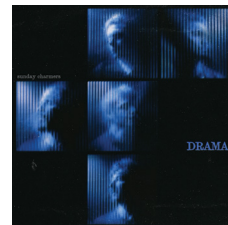


LoKa and the Moonshiners

Deeper

Night Leaf Records/Rockerill Records

Si la Belgique est le pays du surréalisme, elle est aussi avec LoKa and the Moonshiners celui du psychédéisme. Finalistes du Concours Circuit en... 2018, les Bruxellois étaient nés deux ans plus tôt dans une volonté de mélanger le rock garage et le mutuashi congolais, les musiques répétitives et la mélancolie d'une certaine pop indé. Trois ans après *Under The Big Trees*, LoKa and The Moonshiners enfonce le clou avec *Deeper*. Un trip psyché qui aime le soleil. Un double album garantissant sans déchet. Neuf titres qui se promènent entre The Seeds, The Black Angels, les Osees, King Gizzard and The Lizard Wizard, les Allah-Las et plein d'autres choses encore... Si certains morceaux auraient pu se faufiler sur les compilations *Nuggets* américaines, d'autres lorgnent clairement du côté de l'Allemagne et du kraut. Have a nice trip. —JB



Sunday Charmers

DRAMA (EP)

Autoproduction

De leurs premiers élans très french pop et solaires aux échappées parfois plus sombres et introspectives de *GRANDBLUE*, les Sunday Charmers n'ont cessé de déplacer leurs lignes. Aujourd'hui, le groupe bruxellois ouvre un nouveau chapitre avec *DRAMA*, un EP qui convie guitares noisy et baggy rock, tant en français qu'en anglais. Cap sur la fin des années 90 et le début des années 2000 avec *Honey* qui lorgne vers la britpop, tandis que *Heaven* convoque les effluves et le groove de l'épopée “Madchester”. En filigrane, les ombres des Stone Roses, des Charlatans ou encore d'Oasis rappellent une époque où les mélodies savaient se frotter au “noise” avec des refrains au pouvoir fédérateur. Avec *La Fièvre*, seule incursion francophone dans ce *DRAMA* très “brit”, le groupe ravive son goût pour les chansons (french) pop. Mais les Sunday Charmers ne se contentent pas de jeter un oeil dans le rétroviseur, ils restent connectés avec le son d'aujourd'hui, capitalisant sur leurs instincts rock sans renier leur sensibilité pop. “*This is the shit*” —FXD



ANJEES.G.G

CLIMA XTREMO (EP)

Autoproduction

Entre le Pérou et la Vendée, ANJEES.G.G dessine les contours d'un chemin musical à son image. Sur *CLIMA XTREMO*, nouvel EP de quatre titres, le rap et la trap rencontrent entre autres le reggaeton, la cumbia et la salsa. Les rythmiques afro-péruviennes du festejo, ce genre rythmé et énergique, s'invitent dans le décor, portées notamment par le cajón et le güiro, instruments directement reconnaissables. Une manière pour l'artiste franco-péruvienne, installée à Bruxelles, de faire entendre des influences qu'elle connaît encore mieux depuis qu'elle a commencé à jouer avec des musicien·nes. « J'avais envie de pousser un peu plus les curseurs d'influences latino-américaines, d'aller davantage dans la couleur. » Dès *LA RANA*, sur ses accents de salsa, ANJEES.G.G évoque la distance avec ses proches mais aussi celle qui la sépare du Pérou et de sa culture. « J'avais envie de faire un titre sur lequel on peut danser, mais qui a aussi un propos plus profond. » L'EP ménage aussi des respirations plus légères. *COQUETEA*, petit reggaeton amusé, s'autorise un changement de beat, tandis que *VENDÉE PLAGE* ramène l'artiste vers la France où elle a grandi. Derrière les souvenirs d'une soirée au bord de la mer, le morceau pointe la destruction d'arbres et de dunes au profit de nouveaux lotissements. « C'est une petite échelle de destruction mais ça me tenait à cœur d'en parler. » Avec *CLIMA XTREMO*, ANJEES.G.G relie ainsi ses deux géographies sans les réduire à une simple carte d'identité. Plus personnelle que sur son précédent projet, sa musique laisse cohabiter héritage péruvien, souvenirs vendéens et préoccupations politiques. Un métissage riche qui s'apprécie autant dans les textes que dans les rythmes. — **CR**



Yôkaï

Humboldt

Humpty Dumpty Records

Quatre ans après son précédent enregistrement, *Coup de grâce*, la formation bruxelloise Yôkaï revient avec un album éthéré et éclectique. Le groupe y évolue comme sur une planète aride au gré des synthés et claviers galactiques qui tapissent les neuf titres de *Humboldt*. « Nous évoquions des grands espaces, des sommets, des endroits très froids aussi », illustre Clément Nourry, guitariste. Le glacier tropical vénézuélien Humboldt, dont l'opus tire son nom, apparaît comme la toile de fond des explorations à la croisée du jazz, du psychédéisme et du rock expérimental de Yôkaï. « Comparé au dernier disque qui était plus écrit, voire orchestral, celui-ci est bien plus organique, poursuit le musicien. Jusqu'à présent, on faisait des albums puis on les démantibulait sur scène. Cette fois, au cœur de la création de l'album, il y a l'improvisation. » Désormais resserré au nombre de six membres, le groupe embrasse toute l'allégresse dissonante de sa composition, de la guitare baryton intransigeante prêtant une ambiance presque Far-West à ce col désertique sur le titre *Dewey*, aux instruments à vent mystiques de Jordi Grognard. « On n'écoute pas du tout la même musique à la maison », ajoute ce dernier, qui cite le trio britannique Beak comme source d'inspiration commune. Clément Nourry, lui, avance l'album *On the Corner*, « une jam où Miles Davis et plein de musiciens jouent et improvisent, le tout enregistré en même temps » en guise d'inspiration, voire de méthode. Avec *Humboldt*, Yôkaï propose sa version d'une improvisation éhontée, jouée comme s'il ne restait qu'eux au monde. — **PR**



; Duflan Duflan !

MINI-GOLF

Rockerill Records /

Hyperjungle Recordings

Vous pensiez que le mini-golf était une activité dominicale réservée aux retraités en short beige et autres jeunes barakis en goguette au Coq ? Erreur ! Avec ce nouvel album, le trio bruxellois transforme le green en dancefloor. Sous-titré *Un percorso pieno di ostacoli* ("Un parcours semé d'embûches"), ce parcours en onze trous s'effectue au rythme d'une basse sauvage et au son de synthés analogiques qui grincent comme des portes de crypte. C'est que ; Duflan Duflan !, qui rappelle parfois Devo, pratique le "satanic disco doom", parfois ultra speedé comme sur *Exocannibalism*, et chante, voire hurle, dans toutes les langues, sur des thèmes absurdes, comme les monstres-robots, les insectes morts et les puissances primitives... Bref, le mix parfait pour exécuter des danses cathartiques, avec en main un cierge. Ou un club. — **DS**



Night Chop

Night Chop (EP)

Oldy Clap Recordz

Ce trésor caché s'est dessiné au cœur de Saint-Gilles. C'est là, à deux pas du Parvis et de la Porte de Hal, que Dust Dealers écoulait autrefois ses vinyles millésimés à quelques fêrus de jazz, de funk, de hip-hop, de soul ou de musiques électroniques. En la matière, le disquaire en connaissait un rayon. Bien avant sa fermeture, à l'été 2024, l'enseigne est le théâtre d'une association fortuite. À l'époque, Oldy Clap, beatmaker et propriétaire des lieux, s'apprête à vendre un disque de Charles Mingus à un client. Le contrebassiste de jazz américain devient alors le sujet d'une conversation passionnée. Autour de quelques bières achetées au night shop d'en face, les deux garçons prolongent leur discussion bien après la fermeture du magasin. Ils parlent de leurs morceaux préférés, de pièces collectionnées, de disques rares, cultes ou introuvables. Cet échange mélomane tourne aujourd'hui en boucle sous une pochette réalisée par Romain Garcin (Damso, Isha & Limsa D'Aulnay, Caballero & JeanJass). Excursion instrumentale jalonnée de beats, de samples et de clins d'œil furtifs à l'histoire du jazz et du rap boom bap, l'affaire étale au grand jour les goûts partagés par un client surnommé YA\$KA et Oldy Clap, beatmaker déguisé en disquaire. À mi-chemin entre J Dilla et Madlib, le duo raconte les dessous de son amour pour NTM, DJ Shadow ou Ol' Dirty Bastard. Du grand art. — **NA**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be

Blast de fin pour Channel Zero



©KRIS CLAEYE

TEXTE : DIDIER STIERS

Alors que l'année arrive à son terme, le groupe bruxellois emmené par l'inénarrable Franky De Smet-Van Damme s'apprête à débrancher définitivement

« Après trente-six ans, c'est le moment de finir en beauté. On monte sur scène, on pense qu'on a toujours 25 ou 30 ans et, de temps en temps, tu sens que tu peux encore faire le petit lion. Mais la réalité, parfois, c'est quand même un peu différent. Surtout le jour d'après, quand tu te lèves au matin... Ces seize dernières années, pas mal de choses ont changé. Et il faut savoir payer ses comptes. » Ainsi nous parlait non pas Zarathoustra mais Franky De Smet-Van Damme, alias Franky DSV, il y a quelques mois déjà quand fut rendue publique la décision du groupe de raccrocher. Et tout à coup, le disjoncteur photographié pour la pochette de l'album *Unsafe* de nous rappeler son fonctionnement. De *Suck my energy* à *All my energy is sucked*, en quelque sorte...

C'est qu'en 1990, la claque vient de Bruxelles... Tout commence au début de cette décennie dans la capitale, quand Franky De Smet-Van Damme (chant) et Tino DeMartino (basse) décident de monter un projet radical, influencé par la vague thrash américaine des Metallica et autre Pantera. Ils empruntent leur nom à un morceau des rappeurs de Public Enemy : *She watched channel zero* (avec son énorme sample de Slayer, sur l'album *It takes a nation of millions to hold us back* sorti en 1988). À l'époque, le rock belge va retrouver un point d'ébullition créative (dEUS, La Muerte, Evil Superstars, Soulwax, Deviate, ...), mais l'arrivée de Channel Zero fait l'effet d'une mine antipersonnel dans un salon de thé.

À l'assaut de l'AB

Le groupe enchaîne les albums cultes. Si le disque éponyme de 1992

pose les bases, c'est véritablement *Unsafe* (1994) qui fait exploser les compteurs et initie sa "carrière internationale", porté par ce single incendiaire qu'est donc *Suck my energy*. Trois ans plus tard, *Black fuel* enfonce le clou. La formule est parfaite : des riffs lourds, une frappe puissante, implacable, et la voix aussi polymorphe que rageuse de Franky. Channel Zero s'impose comme une référence du groove metal européen entre, disons, les Suédois de Meshuggah et de Clawfinger, les Allemands de Grip Inc. ou encore les Suisses de Coroner. Et tourne alors aux quatre coins du globe, partageant l'affiche avec des mastodontes comme Megadeth, Kiss et Biohazard, s'exportant jusqu'en Australie en 1995.

Mais... la gloire a un prix ! Fatiguée par les tensions internes et les tournées incessantes, la formation implose en plein vol en août 1997, juste après son passage remarqué par le festival de Werchter. On pense alors l'histoire close mais c'est mal connaître les cocos. Une pétition en ligne signée par des milliers de fans nostalgiques rallume la mèche en 2009. En janvier 2010, Channel Zero annonce son grand retour sur la scène de l'Ancienne Belgique. Ce qui devait être un concert unique, genre des retrouvailles en bonne et due forme, se transforme en un raz-de-marée historique : le groupe remplit la mythique salle six fois d'affilée ! Et les tickets partent systématiquement en quelques heures. Peu après, Franky se confie dans la presse spécialisée : « Revenir après treize ans et voir que le public ne nous a pas oubliés, c'était un choc émotionnel indescriptible. On a réalisé que Channel Zero n'appartenait plus seulement à ses musiciens mais qu'il faisait partie du patrimoine génétique des métalleux belges. »



● Cinq indispensables

Pour capter l'essence même de Channel Zero, mettez-vous ceci dans les oreilles :

1. **Suck my energy (1994)** : l'hymne groove metal absolu du groupe, avec ce refrain scandé qui s'incrute dans l'oreille, porté par une basse dantesque.
2. **Black fuel (1997)** : ce riff d'intro est juste dévastateur, annonçant un titre significatif de la maturité technique et mélodique de Channel Zero.
3. **Help (1994)** : pour qui aurait encore des doutes sur les capacités mélodiques de la bande ou la polyvalence vocale de Franky DSVD.
4. **Darkness (2014)** : sorti après le décès de Phil Baheux, le morceau est chargé, viscéral, né dans la douleur et taillé pour faire son deuil en live.
5. **Hot summer (2017)** : un condensé de l'énergie irrigant la dernière période créative. Rapide, rageur, bref, le groupe tel quel... pour toujours.

Bgo, Phil!

Revigoré, le groupe signe alors chez Roadrunner Records (Slipknot, Sepultura, Machine Head, Type O Negative, ...) et livre en 2011 l'album du renouveau, *Feed 'em with a brick*, prouvant qu'il n'a rien perdu de sa hargne caractéristique. Mais le 10 août 2013, la tragédie frappe Channel Zero de plein fouet. Phil Baheux, le batteur emblématique, cofondateur et véritable moteur rythmique de la bande, décède subitement à l'âge de 45 ans. Rupture d'anévrisme. Ce jour-là, le Channel Zero devait monter sur scène au festival Alcatraz...

Pour Franky et Tino, la perte de ce frère d'armes est un traumatisme absolu. Le rock belge est en deuil et l'avenir de la formation s'inscrit en pointillés. « *Quand Phil est parti, j'ai voulu tout arrêter*, expliquait le premier dans une interview rétrospective pour le webzine néerlandais Metalfan.nl. *C'était la fin du monde. Nous étions en train d'écrire notre nouvel album. On s'est assis avec Tino et on s'est dit : "Qu'aurait voulu Phil ?". Il aurait détesté qu'on abandonne. Le metal, c'est notre exutoire, notre thérapie. Alors on a décidé de continuer pour lui, pour honorer sa mémoire.* »

Pour finaliser l'album *Kill all kings* est alors fait appel en studio à l'Américain Roy Mayorga (Stone Sour, Soulfly), tandis que Chris "Seven" Antonopoulos (Otep) assure aux fûts côté tournée. Le disque est sombre, puissant, pensé comme un hommage vibrant au disparu. Monter sur scène sans Phil va s'avérer être une épreuve mais... le public est toujours là, et son emballement fait office de baume réparateur.



● Vas-y Franky!

En parallèle de son parcours avec le groupe, Franky De Smet-Van Damme, le p'tit kot qui passait *Paranoid* de Black Sabbath en boucle à sa grand-mère jusqu'à ce qu'elle en devienne complètement dingue (sic), a multiplié les expériences bibitavo-alimentaires. En 2019, il lance ainsi sa bière, la Turbeau, déclinée notamment en une version Noir à 8%. Exportée jusqu'au Japon et présente au Graspop. L'aventure s'est arrêtée fin 2024 par une faillite, causée par de lourds impagés d'un distributeur étranger. Bon vivant, le chanteur de Channel Zero a multiplié les projets insolites. Son CV mentionne ainsi une praline explosive (2020), création artisanale au chocolat et au piment "Carolina Reaper", la glace Turbeau Noir et, projet qui l'occupe toujours, le Black Fuel Whiskey, destiné aux amateurs de single malts, baptisé en hommage au morceau culte du groupe...

Trente-six ans plus tard

Après la sortie d'un septième opus (*Exit humanity* en 2017) et quelques années de tournées mémorables, Channel Zero prend une décision mûrement réfléchie : arrêter tant que le feu sacré brûle encore. Pas question de faire la tournée de trop ou de devenir une parodie de lui-même, pour le premier groupe de metal belge à avoir brisé le plafond de verre, touché le grand public et ouvert la voie à toute une génération, dans le Benelux comme ailleurs, voyez par exemple Gojira en France.

Ces derniers mois, Channel Zero aura donc sillonné le pays pour une tournée d'adieu. Histoire de boucler la boucle, les ultimes concerts auront lieu là où tout a repris : à l'Ancienne Belgique. Sans surprise, les trois soirées affichent complet, les fans s'arrachant les billets pour vivre ce moment historique. Lors d'un récent entretien intimiste à la télévision, Franky De Smet-Van Damme résumait ainsi l'état d'esprit du groupe, à l'aube de ces dernières scènes : « *On a donné tout ce qu'on avait à donner. Trente-six ans de riffs, de sueur, de bière renversée et d'amour brut. On veut partir la tête haute, avec un dernier grand Suck my energy qui fera trembler les murs de Bruxelles. Ce ne sera pas des funérailles tristes, mais une grosse fête pour célébrer tout ce qu'on a accompli ensemble. Merci pour tout, les sauvages !* »

Mais encore

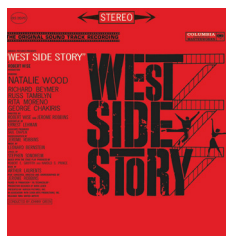
DERNIERS CONCERTS : le 5 décembre à Anvers (Lotto Arena), les 10, 11 et 12 décembre à Bruxelles (Ancienne Belgique).



Annette Vande Gorne

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Annette Vande Gorne, 80 ans en 2026, trouve sa voie au hasard d'un stage et la consolide au Groupe de Recherches Musicales (le temple de la musique sur support, à Paris). Depuis, en activiste de l'acousmatique, elle compose et enseigne, crée studio et fondation (www.musiques-recherches.be), organise concerts et concours, publie revues et traités et rassemble une documentation unique sur les musiques électroacoustiques.



Leonard Bernstein
West Side Story
(The Original Sound
Track Recording)
(1961)

Il n'y a pas d'ordre de préférence mais commençons par *West Side Story*. C'est une pièce que j'écoutais à l'âge de 15 ans. J'ai vu le film de 1961 (Robert Wise et Jerome Robbins), j'ai vu la nouvelle version de Steven Spielberg (2021) et, encore aujourd'hui, quand je l'entends, c'est toujours le même impact. Voilà une œuvre complexe, qui raconte une histoire universelle, qui ne fait aucune concession à la facilité d'écriture, d'harmonie... Un chef-d'œuvre dans le domaine de la comédie musicale. Et qui, en plus, malgré l'absence de concession, maintient un lien communicatif avec le grand public. C'est pour moi une qualité essentielle dans une musique. Il faut dire qu'avec l'interprétation de Leonard Bernstein, que je préfère à toutes les autres, la qualité d'orchestration est mise en évidence, les interprètes sont magnifiques. Mais c'est surtout le plaisir, le simple plaisir musical, qui plus est dans un récit intemporel, Roméo et Juliette réactualisé, qui touche immédiatement.



Igor Stravinsky,
Pierre Boulez, The
Cleveland Orchestra
Boulez Conducts
Stravinsky's Le Sacre
Du Printemps
(1969)

Le Sacre Du Printemps, c'est la même chose, une œuvre complexe, une œuvre qui, par le biais de la danse, dont j'ai vu la création à l'époque avec Maurice Béjart (avec Jorge Donn en 1971 à Forest National), communique aussi immédiatement. Mais là, avec le point particulier du contexte historique de la création de l'œuvre, qui a fait fuir la moitié du public de la salle du Théâtre des Champs-Élysées (j'ai enseigné l'histoire de la musique pendant 40 ans, c'est un point de vue important pour moi) et le fait que ce soit une œuvre absolument révolutionnaire, hors de toute filiation. Pour moi, ça me paraît un OVNI, en fait, qui, aujourd'hui n'a rien perdu de son impact musical, avec ses polyrythmies... L'interprétation de Pierre Boulez est celle que je retiens et, encore aujourd'hui, la chorégraphie de Béjart garde toute sa force, ce mouvement de masse qui me reste dans la mémoire.



Bernard Parmegiani
Do Natura Sonorum
(1978)

Au moment où je ne connaissais pas grand-chose dans cette musique et que je la découvrais, j'ai été totalement subjuguée par cette œuvre de Bernard Parmegiani. Je faisais un stage de direction chorale à Vichy et, en passant dans le couloir, j'entends des sons derrière une porte. Et je me dis, mais je ne reconnais aucun des instruments. Qu'est-ce que c'est ? J'ignorais tout de l'électroacoustique – même le mot. Et donc, j'ouvre cette porte, je vois des gens assis, une paire de haut-parleurs, des gens les yeux fermés. Et ça, c'est important parce que je fais pareil. Et je me retrouve immédiatement dans un autre univers. D'ailleurs, je ne suis plus assise, je flotte. Et derrière l'écran de mon imaginaire, qui est en noir, des formes blanches abstraites mais en mouvement. Et dans l'espace en profondeur. Après cela, je me dis, ok, c'est ça que je veux faire. C'est un moment de révélation. Ce n'est pas du mysticisme mais c'est vraiment un tournant.



François Bayle
Son Vitosso-Lumière
(1997)

François Bayle est mon modèle. C'est grâce à lui qu'on peut considérer qu'il y a une théorie de l'acousmatique, à partir de laquelle j'ai, d'une part, écrit un *Traité d'écriture sur support* (2017), mais surtout, maintenant, un *Traité de composition acousmatique*. L'œuvre de Bayle, *Paysage, Personnage, Nuage*, qui date de 1979, dans toute l'histoire de la musique, c'est la première qui utilise la notion d'image, d'icône, avec ses trois conjugaisons possibles : entre une icône que l'on reconnaît (le paysage sonore, le "field recording" – pour lequel l'écoute passive suffit), une trace d'une icône (un deuxième degré – où la participation de l'écouter est beaucoup plus forte) et la troisième catégorie (le légisigne), le fait même que toute musique fait entrer en dialogue des éléments les uns avec les autres de façon abstraite. Pour la première fois dans l'histoire de la musique, on intègre de façon consciente des bribes d'images qui vont permettre le développement de l'œuvre à partir de ces images. Pour moi, c'est aussi nouveau que le *Sacre du Printemps*.

© TAZR

Image extraite du clip de Jow, Liquido

TAZR

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Rejeton de la génération Z, fan de culture numérique, de rap et de tutos, TAZR réalise des clips pour Zonmai, NUPS3E et Jow, sans oublier de poser sa caméra là où CRC rencontre Isha ou Primero.



© DR

Comment devient-on réalisateur ? Via un lien précoce à la caméra ? Par passion pour le cinéma ? Pour Théo Davidson, tout commence avec un voyage scolaire. « C'était à Massembré, j'avais 10 ans, se souvient-il. Mes parents m'avaient prêté un Olympus rouge. » Muni de ce petit appareil numérique, le garçon capture ses premières images. De retour à la maison, il les transfère sur l'ordinateur familial. « J'ai grandi au contact des logiciels, du digital et d'internet. C'est important dans mon parcours. »

Étudiant en communication, Théo Davidson profite d'une période de confinement pour assouvir ses pulsions les plus geeks. « Chaque matin, au réveil, je regardais cinq tutos consacrés à des questions de montage ou d'éclairage. Je m'efforçais d'en reproduire un dans ses moindres détails, en travaillant sur des images tournées chez moi. »

Proche du collectif bruxellois Jeunes & Ambitieux, le cinéaste autodidacte s'essaye au rap et collabore régulièrement avec les copains CRC, eugene, Alpha. ou Osmoze. « À mes débuts, j'envisageais de me lancer dans le hip-hop. J'avais écrit un morceau. Mais je n'avais pas envie de payer quelqu'un pour réaliser le clip. Alors, je l'ai fait moi-même. » Plus à l'aise derrière la caméra que devant un micro, il reçoit alors de nombreuses sollicitations. « Dès que quelqu'un avait besoin d'une vidéo ou d'un visuel, on venait frapper à ma porte. Sans le chercher, je suis devenu faiseur d'images pour tout un écosystème ! »

À l'été 2019, lors d'une virée aux Ardentes, des amis le surnomment Tazer, référence directe au glossaire de Booba, l'une des têtes d'affiche du festival liégeois. « À la base, je n'étais pas trop fan de ce nom, confie le vidéaste. Mais comme tout le monde l'utilisait, je m'y suis habitué. Aujourd'hui, j'adore ce blase. Il me fait penser à mes potes et me rappelle toujours d'où je viens. »

À l'heure où les clips sont rapiécés pour mieux coller aux formats d'Insta et TikTok, le réalisateur bruxellois ne change pas sa philosophie : « Une bonne vidéo sera toujours plus intéressante qu'une production qui se contente de suivre des tendances. Un clip n'est pas qu'un outil promotionnel. À mes yeux, c'est une œuvre d'art à part entière. »

Largement partagés dans le monde virtuel, les clips de TAZR résultent d'une connexion réelle aux artistes. « Chaque vidéo est le fruit de longues conversations. Le relationnel est au cœur de mon travail. Et puis, lorsqu'un tournage se passe bien et que l'ambiance est bonne, les images sont mille fois meilleures. Vivre un moment avec d'autres êtres humains et pouvoir en garder une trace grâce à la caméra, je trouve ça magique. »



©SENIKAÏD

cheapjewels

TEXTE : SOURIA CHEURFI

Le premier coup de cœur musical d'enfance dont se souvient cheapjewels, c'est Sexion d'Assaut. Ensuite il y a eu Damso, puis PNL. « En tout cas, dans le rap », précise Juliette. Sinon, elle était aussi fan de chanson française. « Les chansons à texte, c'est ce qui m'a fait aimer le rap. Ce truc de raconter des choses et d'aller loin dans ce que tu racontes. »

Et là, c'est le trou noir. « Qu'est-ce que j'écoutais ? J'ai fumé trop de beuh, je me souviens de rien ! plaisante Jul. Je repense à toute ma vie, et je sais pas ! » Après l'interview, Jul me partage d'autres crushs de jeunesse : Stromae, Népal, Amy Winehouse, Caballero et JeanJass, Vald, Flatbush Zombies. « J'pense c'est plus accurate ! »

Elle m'envoie aussi une playlist de ce qu'elle écoute en ce moment et qui a inspiré ses dernières productions. « Il y a de tout : folk, underground, rap UK trop bizarre, rap FR aussi. » De fait, Amie Blu et FKA Twigs viennent se mêler à Jeune Morty, Arca et Kodak Black.

Son dernier concert mémorable, c'était HiTech, un trio de DJs et MCs de Détroit. « Trop, trop forts ! Ça, c'était vraiment un des meilleurs concerts que j'ai fait. » Dans un autre style, elle a été chamboulée par Asinine. « C'était un grand moment avec tous les dépressifs de Bruxelles dans la même salle, plaisante Jul. On était tellement heureux, à faire des pogos lents. »

Jul est aussi fan de SCH – qui figure d'ailleurs dans sa playlist. « Ce gars me touche trop. Il est hyper émotionnel dans ce qu'il raconte et dans sa manière de le dire avec l'autotune. C'est une manière de rapper qui m'a beaucoup touchée et me touche toujours, même s'il y a plein de trucs qui me saoulent dans ce qu'il raconte. » C'était en fait ça, le “freeze” du début de l'interview ; beaucoup d'artistes qu'elle a écoutés étant jeune sont aujourd'hui “cancel”. « Je suis là genre : “lui, je ne veux pas dire son nom, lui non plus”. Malheureusement, les idoles te déçoivent tout le temps. »

La playlist est disponible sur open.spotify.com



©GEOFFREY MEULI

Chicos y Mendez

En 2022, *Esencias*, le premier album de l'artiste belgo-péruvien David Méndez Yépez est alors sorti depuis trois ans. La tournée quelque peu amputée par un certain virus, le musicien se met à plancher sur une pièce de théâtre, qui deviendra son œuvre *Recordar*. Un spectacle qu'il élabore avec sa soeur Marisel Méndez Yépez à la mort de leur père et conçu autour de leur histoire familiale marquée par le conflit armé interne qui ronge le Pérou à la fin du 20^e siècle, la résistance et l'exil vers la Belgique. En voyage au Pérou pour y faire des recherches, David y donne alors son premier concert.

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

« Je suis invité à donner un concert dans la salle de spectacle du Musée de la Mémoire, une institution très importante qui retrace les vingt années du conflit armé », se souvient David Méndez Yépez. La salle dans laquelle le compositeur se produit s'appelle Hubert Lamsiers, du nom du prêtre belge qui vécut quarante ans dans le pays d'Amérique latine. « Il était un militant des droits humains, explique David. Il a réussi à libérer des centaines de prisonniers, notamment parce que Fujimori, le dictateur de l'époque, lui faisait confiance ». Le prêtre œuvre en tant que président de la Commission des grâces, un organe pour la libération des détenus innocents. La propre tante du musicien a fait partie, de 1991 à 1996, de ces prisonniers incarcérés injustement pour leur prétendue appartenance au parti communiste “Sentier lumineux”, opposant du régime. « C'est ce Belge qui libère ma tante, poursuit l'artiste, et à sa mort, on lui dédie cette salle de spectacle où je donne mon premier concert au Pérou. » David Méndez Yépez se retrouve à cette occasion en “une” du journal du ministère de la Culture péruvien. « Ma famille a halluciné, avant, jamais le gouvernement n'aurait accepté que le neveu d'une accusée de terrorisme, un fils de militant de gauche fasse la couverture d'un journal officiel. C'était un peu une revanche, un de ces cadeaux de la vie. » Depuis, David Méndez Yépez a joué la pièce *Recordar*, inspirée par les archives de son père, à travers le Pérou, et est lui-même devenu parent. « La culture et la création transforment des collectivités, des pays, mais aussi des personnes, conclut-il. Si je n'avais pas fait *Esencias* et *Recordar*, je n'aurais pas eu un enfant. Et ce n'est pas un hasard, je crois, que l'album sorte en même temps que mon bébé arrive. C'est aussi une rencontre qui me transforme. » Le second album de Chicos y Mendez, intitulé *Latidos*, a quant à lui été présenté devant une Ancienne Belgique sold out en septembre dernier.



Le top 100 des titres belges les plus populaires de la semaine, basé sur les chiffres officiels de streaming et airplay en Belgique francophone. Découvrez des talents locaux dans tous les genres musicaux!

Créez, pour le reste on gère.

éé. Vous les auteurs·es et nous la Sabam, on est tellement complémentaires. Pour vous faire exister sur la scène musicale, nous gérons vos droits avec soin, soutenons vos projets grâce à des bourses et récompensons votre créativité avec des prix. Ensemble, nous créons une synergie unique pour imaginer, innover et diffuser la culture. Ensemble, continuons à faire vivre la musique.

sabam.be

📷 sabamofficial

sabam

TOI SUR SCÈNE.
NOUS DANS
LES COULISSES.

AMPLO
Performing for creative people



🌐 www.amplo.be

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 22 NOVEMBRE 2026

▶▶▶▶ WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

rtbf
DÉCOUVRIRE, ENSEMBLE

LE SOIR

moustique



BOTANIQUE

VITA

PlayRight®

sabam
for culture



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES